



LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2. 4. 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Albert Lebrun

MINISTRE des RÉGIONS LIBÉRÉES

Abonnement p^r la France: 20Fr.

Abonnement p^r l'Etranger: 30Fr.

Fop 54

Pierre Légerot

dit SAINFARE

PAR GEORGES DOCQUOIS.

II STANISLAS

(Suite)

A cette heure, Stanislas n'évoquait plus seulement les traits du grand-père : sa voix, si douce d'habitude, prenait tout à coup le tranchant de celle d'Alexandre.

— Voyons, Trinette. Il y a, parmi les capitaines qui émargent chez nous et participent à nos bénéfices, un beau gars de vingt-huit ans qui n'a pas froid aux yeux. Bel homme, je l'ai dit, mais ça n'est pas tout : instruit, éduqué, habile manœuvrier, très au-dessus de sa condition. Et puis il te recherche. Tu sais qui, je gage ?

— Monsieur Chartrie ?

— A la bonne heure !

— Mais il ne m'a jamais rien dit qui puisse...

— C'est que, par-dessus le marché (ce qui ne gêne rien, pas vrai ?) il est l'honnêteté même. C'est à moi, ton père, qu'il a fait ses confidences. Comme à toi, tantôt, là, je lui ai répondu que nous avions bien le temps. Après ce qui vient de se passer, je ne suis plus du tout de cet avis. Du reste, Chartrie a le projet de débarquer, un jour prochain. Il a sur l'entreprise des idées à lui. Des commanditaires s'offrent. Il inspire confiance, et fort justement. Il ferait un armateur accompli. Vois-tu qu'il nous fasse concurrence ! J'ai beau paraître absorbé par mes accords de septième de dominante, ma Trinette, je pense à tout ça. Ça t'étonne ? Qu'est-ce que tu veux, on est quand même un Légerot, da ! Alors, le mieux pour toi, qui as besoin d'un porte-respect, et pour Chartrie, qui a besoin de toi, puisqu'il t'aime, c'est de vous associer par-devant maire et curé. Alors, tout ira. Je pourrai partir tranquille.

— Papa, votre paquet n'est pas noué, il s'en faut !

— Nous sommes à la merci d'un rien. Retiens ça, Trinette.

Il s'était remis et se leva, bien droit. Pour la première fois, Catherine sentit qu'elle avait un père. Elle ne dirait plus, désormais, de lui, comme naguère encore : « C'est mon enfant. » Il ne lui en fut que plus cher. Elle bénit presque le goujat qui lui avait fourni le moyen de faire une telle découverte.

Stanislas allait retourner à sa musique. La main sur le bouton de la porte, il questionna :

— Est-ce que Chartrie te déplaît ?

— Mais, je ne sais...

— Bon ! Ça s'arrangera. Réfléchis. Je te donne un mois. Mais, dès ce soir, j'autorise le capitaine à fréquenter chez nous. Etudie-le. Tu verras comme il est franc jeu. Et puis songe à ceci : j'ai tenu ma femme des mains de mon père, et je n'ai pas eu à m'en mordre les pouces. Moi, je te donne Chartrie ; et tu m'en sauras bon gré.

III UN SCANDALE

Elle lui en sut bon gré, en effet ; car le mariage se fit et, comme on dit, tourna bien.

On avait attendu la libération de Pierre.

Il fut de la cérémonie et eut fort bon air en son uniforme de fourrier aux équipages de la flotte.

A l'issue du festin, il dit des monologues, et fit rire toute la noce par sa drôlerie achevée. Il excella, surtout, dans le *Singe mariné*, qui est une impayable histoire matelote. Tous les hommes riaient à ventre déboutonné, littéralement, car la chère avait été plus qu'abondante.

Les puissantes commères de l'armement ne riaient pas moins que leurs seigneurs et maîtres ;

Voir le n° 235 du *Pays de France*.

et il en fut plus d'une pour penser qu'un tel gendre saurait fourrer de la joie dans tous les coins d'une maison.

Mais Pierre n'avait pas que cette corde à son arc : il savait aussi faire jouer celle du sentiment ; et il récita de petits riens parnassiens qui rendirent toutes les jeunes filles présentes délicieusement langoureuses.

La nuit suivante, Pierre, à lui tout seul, peupla les rêves de ces demoiselles.

Quelle déception quand, quinze jours plus tard, elles apprirent que ce héros avait quitté Lianville pour suivre la sémillante Yorelle, sou-brette de la troupe du théâtre municipal, la saison d'hiver ayant pris fin !

Cela, bien entendu, fit scandale.

Catherine jura de ne revoir jamais son frère.

Chartrie fut plus tolérant. Il ne pouvait, du reste, se retenir d'être indulgent pour qui touchait de si près sa femme bien-aimée.

Il plaida la légèreté pure et simple.

Stanislas ne disait mot, mais approuvait dans son for intérieur.

Catherine demeura irréductible. N'était qu'il n'avait point donné de ses nouvelles et qu'on ignorait son domicile, elle eût écrit à son frère de ne jamais se représenter devant elle.

C'était une jeune femme stricte en ses principes et de vertu très arrêtée.

Chartrie ne put donc pas la faire plier sur ce



point. Comme il ne voulait en rien la contrarier, il cessa de lui en parler. Mais il était inquiet de la vie que pouvait mener le garçon.

Par une agence dramatique il obtint des précisions sur les déplacements de l'irrésistible Yorelle. Il lui fit parvenir, pour Pierre, une lettre lestée d'un mandat-poste généreux.

Dans les deux jours, Pierre lui répondit qu'il avait été très ému du fraternel procédé et le pria de ne pas s'offenser du retour de l'argent.

« Je me tire d'affaire très gentiment, » affirmait-il. « Me voici acteur ! J'en avais la bosse ; ce qui fait que je roule de-ci de-là. J'ai du succès dans les provinces, en attendant la consécration de Paris. Pour ne pas compromettre l'illustre nom des Légerot, j'ai pris un pseudonyme, qui ne fait pas mal sur les programmes : SAINFARE ! N'est-ce pas un nom à faire du bruit ? Notez qu'il rime avec *fanfare*. Au Théâtre Français il y a eu un Saint-Phal à cheval sur le dix-huit et le dix-neuvième siècles. (Mince d'équitation !) Il n'a pas fait tout le tapage que je compte faire, bien qu'il fût habile, à ce qu'assurent les annalistes. Mais Saint-Phal, tout en

ayant de l'allure, manque d'éclat ; observez qu'on est forcé d'ouvrir la bouche beaucoup plus pour *fare* que pour *phal*, et que, par suite, Sainfare est voué à beaucoup plus de grabuge que Saint-Phal. Et puis, il y a dans *Sainfare* un calembour qui me ravit et qui, s'il en était besoin, me remettrait à toute heure devant les yeux les *cinq phares* qu'on voit briller à droite et à gauche de notre Lianville. Puissé-je bientôt briller aussi fort qu'eux sur la houle des parterres et marcher vent debout dans la rumeur des acclamations !... Par ailleurs, et chemin faisant, je fabrique des vers !... Et voyez donc en moi, cher beau-frère, pour n'en pas trop rougir, un type dans le genre d'Albert Glatigny... »

Chartrie ne fut pas choqué par cette verve juvénile. Il n'avait pas, d'ailleurs, pour la carrière théâtrale une aussi forte répulsion que sa femme. Il n'en avait même pas du tout. Certes, il eût préféré chez Pierre d'autres dispositions. Il aurait eu plaisir à l'avoir près de lui, dans l'entreprise ; car, décidément, il sympathisait avec ce garçon si joyeux, si vivant et si capable d'une activité mieux dépensée.

Comme il ne cachait rien à Catherine, elle eut connaissance de la lettre ; à peine l'eut-elle lue qu'elle la jeta au feu.

Chartrie mit vainement en valeur le renvoi du numéraire, qui, selon lui, était à la louange de Pierre : elle garda son hostilité. Il n'y eut plus moyen de faire allusion à son frère devant elle : elle fronçait ses délicats sourcils, contractait sa bouche charmante, serrait ses poings mignons, battait le parquet de ses petits pieds. Elle alla jusqu'à demander à son mari de ne plus correspondre avec le coupable. Chartrie ne savait rien lui refuser : il promit, bien à contre-cœur, certes ; mais, ayant promis à elle, il ne pouvait plus que tenir ; et il tint.

Il espérait que les choses s'arrangeraient.

Mais, trois mois après la fugue de Pierre, Stanislas succomba subitement. Rupture d'anévrisme.

Chartrie avait perdu toute trace de son beau-frère, qu'on ne vit donc point aux obsèques de son père !

IV CATHERINE ET PIERRE

Un malheur ne va jamais seul.

Dit-on pas que les bonnes choses vont par trois ? A plus forte raison, pourquoi n'en irait-il pas ainsi des pires ?

A ce point de la narration, nous sommes dans l'obligation de confirmer l'hypothèse par le fait.

Dans la nuit du 14 octobre de cette année-là, une effroyable tempête sévit sur le Détroit et engloutit près de deux cents bateaux. Tous ceux de la maison Légerot et C^{ie} s'y perdirent.

Pour comble d'horreur, Chartrie sombra dans la barque de sauvetage qu'avec des braves de son espèce, il avait fait sortir, malgré l'avis des officiers de port.

Catherine, presque dans le même moment, fut orpheline, veuve et ruinée ; car, peu avant la catastrophe, Chartrie, qui voyait grand et qu'elle approuvait, avait remployé tout leur capital pour tripler leurs opérations.

Ruinée, toute autre à sa place ne l'eût, sans doute, pas été dans toute l'acception du terme. Il y avait, en effet, les assurances. Catherine dut faire à Paris un voyage au cours duquel cette question fut réglée, eût-on pu dire, à sa satisfaction. Mais de quoi Catherine pouvait-elle désormais se sentir satisfaite ?...

Une fois la somme encaissée par le notaire, et moitié en ayant été mise au compte de Pierre toujours défaillant, Catherine, en possession de son avoir, en fit deux parts : pour elle, une toute petite, de laquelle elle s'assurait la très modeste rente qui lui permit de n'avoir recours à personne, dans aucun cas ; et quant à l'autre, elle en divisa le montant entre toutes les veuves des disparus en mer sur ses bateaux.

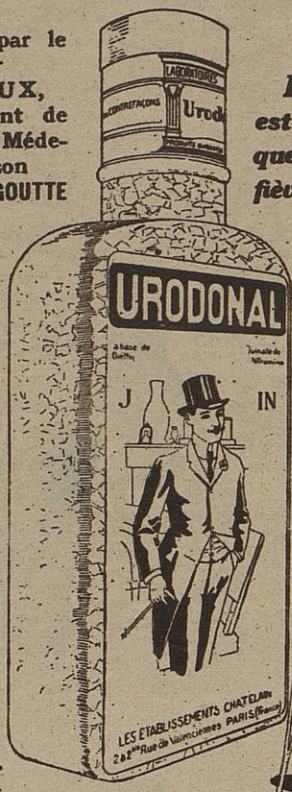
Elle s'établit, à l'ombre des vieilles murailles, dans le logis désuet qu'avaient si longtemps habité les Purdone : Emérantine l'avait reçu de Virginie et l'avait donné à Catherine.

(A suivre.)

URODONAL

rajeunit l'organisme

Recommandé par le
Professeur
LANCEREAUX,
ancien Président de
l'Académie de Méde-
cine, dans son
TRAITÉ DE LA GOUTTE



L'URODONAL
est au rhumatisme ce
que la quinine est à la
fièvre, la Vamianine à
l'avarie.

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-
Sclérose

L'URODONAL
réalise une vérita-
ble saignée urique
(acide urique, ura-
tes et oxalates).

C'est l'aube d'une seconde jeunesse,
triumphante et joyeuse que vous voyez
dans le flacon d'URODONAL, votre
sauveur, ainsi que dans un miroir ma-
gique. Ayez confiance en lui : vous en
verrez aussitôt les heureux résultats.

COMMUNICA-
TIONS :
Académie de
Médecine
(19 n. 1908) ;
Académie
des Sciences
(14 déc. 1908).

Etablisse-
ments Cha-
telain, 2, r.
de Valen-
ciennes,
et toutes phar-
macies. Le
flacon, 10.
8 fr. ; les 3,
30 fr. 25.

Globéol

donne de la force

Convalescence

Neurasthénie

Tuberculose

Anémie

La cure de
GLOBÉOL
augmente la
force nerveuse et
rend aux nerfs
rajeunis toute
leur énergie, leur
souplesse et leur
vigueur.



Augmente
la qualité et
la quantité
des
globules
rouges.

Reminé-
ralise les
tissus.

GLOBÉOL
permet le maximum d'effort.

L'OPINION MÉDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le
Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien
toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalci-
trants ; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait
disparaître les palpitations. »

D^r Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

Toutes pharmacies et Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris.
Le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3 flacons, franco, 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est
l'antiseptique idéal
pour le voyage. Elle se
présente en compri-
més stables et
homogènes. Cha-
que dose jetée
dans deux litres
d'eau nous donne
la solution par-
fumée que la Pa-
risienne a adoptée
pour les soins rituels
de sa personne.



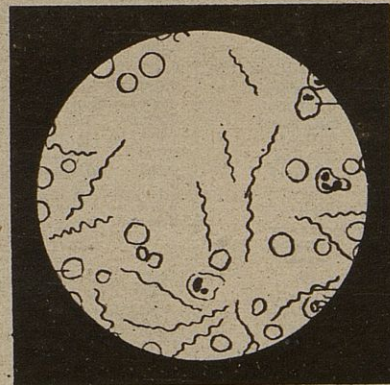
Excellent produit non
toxique, décongestionnant,
antileucorrhéique, résolutif
et cicatrisant. Odeur très
agréable. Usage
continu très éco-
nomique. Assure
un bien-être réel.

Laboratoire de l'Urodonal, 2, r.
de Valenciennes et toutes phar-
macies. La boîte, franco, 5 fr. 30 ;
les 4 boîtes, franco, 20 francs. La
grande boîte, franco, 7 fr. 20 ;
les 3 boîtes, franco, 20 francs.

VAMIANINE

Nouveau produit
scientifique non
toxique, à base de
métaux précieux et
de plantes spéciales.

Avarie, Tabes
Psoriasis, Eczéma
Acné, Ulcères



Goutte de sang contenant les tréponèmes,
agents de la syphilis, qui disparaissent
avec une cure de VAMIANINE.

Toutes pharmacies et Etabl. Cha-
telain, 2, r. de Valenciennes, Paris.
Le flacon, franco, 11 francs.

FANDORINE

et les maladies de la femme

80 % des Femmes
ne sont pas satisfaites
de leur santé !

Fibromes
Tumeurs
Hémorragies
Métrites
Irrégularités
Neurasthénie
Migraines



Je ne suis plus ner-
veuse et je n'ai plus de
migraines depuis que je
fais ma cure mensuelle
de Fandorine.

La FANDORINE
régularise la circulation
sanguine. Cette réédu-
cation donne également des
résultats parfaits dans les
troubles et retards, causes
de tant de maladies.

Etablissements
Chatelain, 2, rue de
Valenciennes, Pa-
ris, et toutes phar-
macies. Le flacon
de FANDORINE,
franco, 11 francs.
Fl. d'essai, 5,30.

Pagéol

répare la vessie

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication



« C'est moi le Pagéol qui
donne à tous des vessies neu-
ves et qui guérit les cystites,
les pyélites et les prostatites. »

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais
savoir que, ayant expérimenté le Pagéol,
j'ai pu constater sa parfaite action anti-
septique sur la vessie, et je le prescrirai
dans tous les cas où il sera nécessaire. »

D^r Joseph SIMONI,
Médecin-Major, Hôpital militaire d'Alger.

Etabl. Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris
et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco,
6 fr. 60 ; la grande boîte, franco, 11 francs.

LA POCHETTE SURPRISE

du " PAYS DE FRANCE "

LISTE DES POCHETTES ATTRIBUÉES (4^e Série)

POCHETTES N'AYANT ÉTÉ DEMANDÉES QU'UNE SEULE FOIS

N ^{os}	NOMS	N ^{os}	NOMS	N ^{os}	NOMS	N ^{os}	NOMS	N ^{os}	NOMS	N ^{os}	NOMS
42.	Clauss.	720.	Delacroix.	1.661.	Tuloup.	3.185.	Crapard.	4.334.	Jeanpierre.	4.718.	Rivallain.
72.	Bayeldieu.	747.	Brevet.	1.676.	Savary.	3.194.	Quételard.	4.235.	Dufresne.	4.734.	Raynaud.
87.	Sellier.	781.	Gouget.	1.710.	Cuenat.	3.213.	Robert Th.	4.236.	Kergoyan.	4.736.	Beaupère.
92.	Auzolle.	791.	Pineaux.	1.718.	Prince.	3.256.	Machenaud.	4.237.	Dubray.	4.740.	Lamandé.
95.	Goubard.	798.	Hamson.	1.750.	Lehoucq.	3.261.	Clarisse.	4.260.	Génin.	4.750.	Tixier.
97.	Delandre.	802.	Paricaud.	1.762.	Charpentier.	3.307.	Langlade.	4.266.	Naillant.	4.752.	Gallois.
98.	Chêne.	808.	Roch.	1.763.	Dieuchon Lucie.	3.308.	Preux.	4.276.	Savet.	4.756.	Gouille.
102.	Froumy.	810.	Gaillhaguet.	1.767.	Gastinger.	3.311.	Ledoux.	4.333.	Balé.	4.757.	Ponsin.
104.	Louquety.	812.	Mauvisseau.	1.783.	Nicollot.	3.312.	Camus.	4.345.	Vailleaux.	4.760.	Ghys.
119.	Besse.	857.	Treize.	1.804.	Fontaine.	3.341.	Girard.	4.376.	Payen.	4.769.	Durin.
121.	Roy.	863.	Fumcy.	1.811.	Marquie.	3.343.	Hibos.	4.377.	Poncet.	4.778.	Grénard.
123.	Riaux.	867.	Baudet.	1.824.	Soret.	3.363.	Rousseau.	4.381.	Chareyron.	4.780.	Langlet.
124.	La Grée.	907.	Colas.	1.839.	Abault.	3.391.	Ransan.	4.383.	Thibault.	4.793.	Mélinot.
128.	Leroy.	918.	D'Estrées.	1.849.	Bourdais.	3.393.	Perrat.	4.414.	Martineau.	4.801.	Lecharpentier.
130.	Genet.	953.	Boullen.	1.852.	Houliné.	3.396.	Guénaut.	4.477.	Lambert.	4.802.	Denolly.
135.	Debaudre.	979.	Gaillot.	1.853.	Desbœuf.	3.402.	Rey.	4.481.	Deville.	4.803.	Laverret.
140.	Romestant.	984.	Mondinot.	1.884.	Caret.	3.406.	Husson.	4.507.	Dumesnil.	4.813.	Prieur.
141.	Houard.	991.	Chenevat.	1.906.	Bailleur.	3.417.	Piat.	4.508.	Dillenseger.	4.815.	Levillie.
144.	Levent.	998.	Rousseau.	1.907.	Morlet.	3.436.	Moufray.	4.512.	Tartary.	4.817.	Degat.
147.	Archambeau.	1.005.	Chaillot.	1.912.	Lefebvre.	3.449.	Rey.	4.517.	Duriez.	4.821.	Daverat.
163.	Boyer.	1.016.	Ledard.	1.921.	Vernhet.	3.487.	Lefèvre.	4.519.	Josulin.	4.845.	Meffre.
175.	Chouget.	1.017.	Branquet.	1.923.	Barrot.	3.508.	Pommier.	4.568.	Lignon.	4.847.	Bellennée.
178.	Billaud.	1.024.	Perrochon.	1.930.	Gretéré.	3.516.	Gardez.	4.580.	Jardot.	4.858.	Gonthier.
179.	Géraud.	1.075.	Garnard.	1.932.	Bœuf.	3.535.	Girard.	4.581.	Lesage.	4.863.	Panis.
192.	Grolier.	1.087.	Doisy.	1.935.	Dieuchon Théo.	3.585.	Nicolas.	4.582.	Lecomte.	4.890.	Sellier.
195.	Bourgeon.	1.101.	Payen René.	1.936.	Philippon.	3.604.	Blaise.	4.601.	Piedfort.	4.901.	Lattes.
197.	Bruyère.	1.119.	Saunier.	1.937.	Horvilleur.	3.636.	Hopital.	4.609.	Roussel.	4.910.	Nicol.
206.	Chardin.	1.121.	Mousour.	1.972.	Bénézech.	3.643.	Lambert.	4.616.	Flonneau.	4.913.	Decrouez.
211.	Derrien.	1.124.	Greppe.	1.974.	Ruffroy.	3.665.	Picault.	4.622.	Tixier.	4.920.	François.
212.	Golaz.	1.133.	Ollagnier.	1.975.	Chevauché.	3.700.	Cousin.	4.627.	Hurstel.	4.925.	Didat.
219.	Laprand.	1.139.	Jager.	1.987.	Dubost.	3.732.	Guichard.	4.627.	Proverbio.	4.929.	Derlon.
222.	Allegreni.	1.142.	Le Nué.	1.988.	Jacques.	3.743.	Picard.	4.630.	Patard.	4.938.	Boscat.
223.	Chatelain.	1.183.	Witorski.	1.993.	Weimersleireh.	3.753.	Hatton.	4.632.	Colnot.	4.943.	Lempereur.
227.	Boulanger.	1.189.	Prat.	2.008.	Philémon.	3.796.	Gendregu.	4.646.	Le Blévenec.	4.947.	Baün.
229.	Douhet.	1.220.	Sidoli.	2.099.	Lepère.	3.808.	Briquel.	4.663.	Scheiber.	4.955.	Nicol René.
249.	Burianne.	1.223.	Lehuby.	2.119.	Lafont.	3.829.	Philip.	4.683.	Lhoste.	4.958.	Griveau.
251.	Harbonnier.	1.246.	Philippe	2.156.	Greiner.	3.863.	Bertrand.	4.691.	Poncet.	4.960.	Chiron.
252.	Chacornac.		Marcel.	2.192.	Sauvé.	3.879.	Fenouillet.	4.699.	Meslet.	4.966.	Cornet.
259.	Fraisse.	1.274.	Dinouart.	2.221.	Brochet.	3.884.	Delabruyère.	4.708.	Borduchon.	4.967.	Geslin.
270.	Trille.	1.285.	Plot.	2.234.	Odé.	3.921.	Portier.	4.713.	Chateau.	4.972.	Pellier.
271.	Lefèvre.	1.291.	Beaumer.	2.280.	Lutot.	3.951.	Guingal.				
273.	Cousin.	1.306.	Bourguignon.	2.317.	Milleret.	3.984.	Lemaître.				
289.	Gaffiot.	1.310.	Lemesle.	2.327.	Beuville.	3.985.	Morel.				
297.	Duval.	1.327.	Cambos.	2.342.	Jallois.	4.017.	Lebreton.				
300.	Perrot.	1.329.	Raynaud.	2.343.	Bloch.	4.019.	Bara.				
301.	Morlac.	1.330.	Gilles.	2.361.	Génin.	4.031.	Littot.				
311.	Doré.	1.331.	Reynes.	2.393.	Minard.	4.036.	Orville.				
357.	Thomas.	1.351.	Jolland.	2.400.	Brunet.	4.037.	Adam.				
360.	Guerrien.	1.356.	Bigeon.	2.411.	Cochevin.	4.039.	Houbrecque.				
403.	Prieux.	1.357.	Atthelet.	2.433.	Jacquel.	4.041.	Bel.				
405.	Guillès.	1.366.	Carceac.	2.483.	Brugnière.	4.050.	Plas.				
407.	Rozier.	1.371.	Toineau.	2.540.	Girard.	4.056.	Rousseau.				
417.	Aycardi.	1.372.	Caron.	2.600.	Legrand.	4.058.	Benoît.				
437.	Roseau.	1.373.	Gille.	2.601.	Quémener.	4.064.	Dumoulin.				
439.	Bourguignon.	1.410.	Raspiller.	2.604.	Hugonnet.	4.065.	Lefort.				
443.	Tanquerel.	1.414.	Seulesco.	2.605.	Delafarge.	4.073.	Sicot.				
460.	Remis.	1.415.	Follet.	2.636.	Malavas.	4.090.	Houssoulliez.				
467.	Latrelle.	1.427.	Guérin.	2.719.	Bronne.	4.093.	Quintrel.				
479.	Fromental.	1.430.	Fontaine.	2.720.	Bonnot.	4.099.	Rochereau.				
483.	Brouard.	1.439.	Guillemin.	2.739.	Creuze.	4.104.	Lavaux.				
505.	Tavet.	1.442.	Dumanoir.	2.788.	Blamon.	4.108.	Roinat.				
530.	Jalmain.	1.459.	Desgrey.	2.901.	Gourmelon.	4.110.	Douillet.				
542.	Goliard.	1.469.	Fourrier.	2.996.	Stékelorom.	4.121.	Gobin.				
543.	Ayrot.	1.482.	Daujean.	2.950.	Herlaut.	4.125.	Villas.				
549.	Peuble.	1.513.	Bourru.	2.970.	Joubert.	4.130.	Dru.				
557.	Noïrot.	1.515.	Lavallard.	2.977.	Rieuf.	4.132.	Clément.				
581.	Cantaloup.	1.516.	Séneaux.	2.990.	Baudon.	4.137.	Lesur.				
586.	Barbare.	1.534.	Lenaers.	3.022.	Piclet.	4.143.	Dadu.				
587.	Soeckler.	1.633.	Felder-Heilly.	3.023.	Gaudon.	4.154.	Alexandre.				
591.	Sanas.	1.584.	Ganichon.	3.032.	Doumerg.	4.165.	Charpino.				
616.	Nourlon.	1.594.	Petithory.	3.046.	Célinet.	4.172.	Chauvin.				
617.	Esnauld.	1.600.	Malkhaziantz.	3.067.	Rigollet.	4.173.	Depoutot.				
631.	Vincent.	1.621.	Senille.	3.071.	Boularron.	4.175.	Heurtault.				
625.	Journiac.	1.602.	Garnault.	3.113.	Vidal.	4.182.	Avisse.				
683.	Lorsin.	1.604.	Favreau.	3.115.	Humair.	4.183.	Guyot.				
694.	Duez.	1.611.	Bioret.	3.117.	Vayssac.	4.197.	Ulrich.				
701.	Lagneau.	1.617.	Mazet.	3.151.	Debette.	4.220.	Robert Marc.				
707.	Fourrier.	1.639.	Jacques-Eléore.	3.163.	Gaffiot.	4.224.	Bottin.				
719.	Dartigoyte.	1.640.	Girard.	3.169.	Merlet.	4.225.	Gadeyne.				

POCHETTES AYANT ÉTÉ DEMANDÉES PLUSIEURS FOIS et attribuées aux concurrents ayant répondu exactement à la deuxième question

N ^{os}	NOMS	N ^{os}	NOMS
2.	(18 fois) : Périssel.	2.413.	(5 fois) : Garnier.
5.	(5 fois) : Bizeul.	3.000.	(10 fois) : Lambert.
34.	(8 fois) : Prout.	3.001.	(5 fois) : Lombard.
48.	(4 fois) : Blanc.	4.101.	(2 fois) : Hiernard.
49.	(5 fois) : Bouysson.	4.119.	(2 fois) : Ramond.
50.	(5 fois) : Guillot.	4.310.	(2 fois) : Fournier.
66.	(2 fois) : Lerosier.	4.444.	(50 fois) : Chevaldonné.
101.	(2 fois) : Chenais.	4.747.	(2 fois) : Delahaigue.
1.313.	(11 fois) : Stasse.	4.891.	(2 fois) : Chevroliier.
1.860.	(2 fois) : Constantin.	4.914.	(2 fois) : Tixier.
1.874.	(12 fois) : Joron.	4.988.	(2 fois) : Froger.
1.877.	(10 fois) : Rittier.		

Les autres pochettes ont toutes été demandées plusieurs fois et aucun des concurrents n'a répondu exactement à la deuxième question ; en conséquence, elles n'ont pu être attribuées.

Quelques concurrents continuent à nous demander des numéros de pochettes déjà attribuées ; nous leur rappelons que ces numéros n'existent plus.

Les gagnants qui n'auront pas réclamé leur prix dans un délai de TRENTE JOURS à dater de la publication des résultats seront déçus de leurs droits.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 12 au 19 Avril



EST le 26 avril que les conditions générales de la paix rédigées par la Conférence seront signifiées aux délégués du gouvernement allemand, lesquels ont été, dès le 18, invités à se trouver réunis le 25 à Versailles. Ces conditions sont, dans l'ensemble, celles mêmes qui entrèrent dans le traité de paix, dont on escompte la signature pour les premiers jours de mai, et qui ne comprend pas moins de 800 à 1.000 articles ; le texte n'en est pas encore rendu public, mais on sait qu'elles portent : sur le désarmement de l'Allemagne ; sur le versement exigé d'elle pour la réparation des dévastations commises par ses armées et les modalités de ce versement ; sur le statut du bassin de la Sarre et l'occupation de la rive gauche du Rhin ; sur le sort des colonies allemandes.

Toutes les questions que réglera le traité de paix ne sont pas encore au point : elles y seront en temps voulu. Les délégués allemands devront transmettre les conditions des alliés à leur gouvernement qui aura une semaine pour en délibérer. La presse boche commente ce qu'elle croit savoir de ces conditions sur un ton provocant qui n'en impose à personne ; en effet, l'impression dans les cercles diplomatiques est que le gouvernement acceptera le traité dans son ensemble et ne sollicitera de modifications que sur des questions de détail : modalités du paiement de l'indemnité, accord de concessions économiques, etc.

Le sort des complices de l'Allemagne : Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie, sera réglé par traité séparé avec chacun d'eux.

Les délégués allemands, au nombre de huit, sous la direction du fameux comte Brockdorff-Rantzau, avec leurs secrétaires, sont magnifiquement logés à l'hôtel des Réservoirs : ils peuvent se dire que des Français, par centaines de mille, couchent pendant ce temps sur de la paille dans les ruines de leurs maisons détruites sans nécessité par les apôtres de leur kultur.

La Conférence n'a pas encore fait connaître sa résolution quant au sort de Danzig. Mais les troupes du général Haller ne tarderont pas à se trouver rassemblées en Pologne : les premiers trains, au nombre de quatre, qui les transportaient, sont partis le 16 avril ; le même jour le général avait quitté la France avec son état-major.

L'évacuation d'Odessa ayant été rendue inévitable par la pénurie d'approvisionnements et par la discordance qui régnait dans la population, dont une partie était acquise aux bolcheviks, les troupes alliées se seraient, d'après des informations du 15 avril, retirées sans encombre sur la ligne du Dniester où elles auraient pu se joindre aux troupes roumaines qui comprennent quelques contingents français. Cette retraite s'est effectuée sans aucune perte pour nous de vies humaines, mais les bolcheviks auraient capturé dans la ville un matériel assez important que les alliés n'ont pas eu le temps d'évacuer. De nombreux habitants d'Odessa ont mieux aimé quitter la ville que de subir le régime bolchevik. Le seul port de Salonique avait reçu, à la date du 11 avril, six mille de ces réfugiés.

D'autres événements, non moins regrettables, ont suivi la chute d'Odessa. Les alliés comptaient garder comme base d'opérations la Crimée où ils occupaient Sébastopol. Une armée rouge venant du nord se dirigeait vers la presqu'île ; il paraissait possible de lui en interdire l'accès en barrant l'isthme de Perekop ; d'autre part, les alliés se proposaient d'exécuter des travaux de protection en avant de Sébastopol, qui constitue une forteresse puissante vers la mer, mais n'est pas défendue sur le front de terre. Malheureusement, la rapidité de l'avance des troupes rouges, autant que la précarité des moyens dont on disposait pour la mise en état du camp retranché, ont rendu inutiles les précautions prises et celles que l'on travaillait à prendre. Les bolcheviks, ayant pu franchir l'isthme, se sont répandus dans la presqu'île, où ils ont été reçus, il faut bien le dire, sans la moindre hostilité par la population.

A la date du 13 les bataillons rouges occupaient Simféropol et Eupatoria, boulevards avancés de la grande place de guerre. Pendant ce temps le soviét des ouvriers et paysans prenait le pouvoir à Sébastopol, qui était moins défendable que jamais par suite de l'occupation des deux villes sur lesquelles on comptait peut-être appuyer la résistance aux progrès de l'armée de Trotsky. C'est dire que l'entrée de ces derniers à Sébastopol n'était plus qu'une question d'heures. En effet, elle était annoncée le 18, et paraît s'être faite en complet accord avec l'autorité locale. Quant au com-

mandement allié, il aurait jugé inutile, étant données les circonstances, de s'opposer par la force à l'entrée des rouges dans la ville : pas un coup de fusil n'aurait été tiré. Les bolcheviks ont déclaré ne faire la guerre qu'aux volontaires russes ; ils ne veulent pour le moment qu'établir ou consolider à Sébastopol le régime des soviets. Cependant notre commandement aurait fait commencer l'évacuation de la ville, mais cette opération tire en longueur par suite de la pénurie de bateaux : à la faveur de ces circonstances des conversations se sont ouvertes entre les alliés et les chefs bolcheviks et, à la date du 18, on regardait comme possible qu'elles auraient pour résultat le maintien de l'occupation de Sébastopol par les alliés, moyennant certaines conditions que l'on débattait encore.

Ces faciles succès encouragent les bolcheviks : ils tournent maintenant leurs efforts vers la Bessarabie. Ils ont annoncé aussi qu'ils préparent une grande offensive contre la Finlande ; et l'on s'attend depuis plusieurs semaines à ce qu'ils procèdent en grand contre les fronts de Mourmanie et d'Arkhangel, mais les petites attaques qu'ils ont entreprises récemment dans ce dernier secteur ne leur ont pas donné de résultats. Leur situation reste mauvaise au Caucase et surtout en Sibérie. A l'intérieur, des grèves continuelles, de fréquents soulèvements semblent indiquer que la dictature rouge devient de plus en plus pesante au peuple que décime la famine.

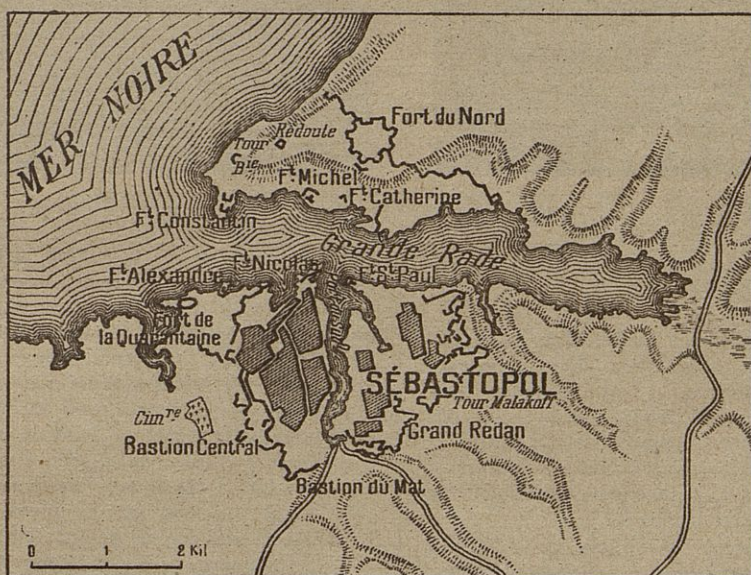
De nouvelles convulsions ont bouleversé la Bavière : comme nous l'avons signalé, le parti communiste avait proclamé, le 7 avril, à Munich,

la république des soviets. Quatre ou cinq jours après, les troupes du gouvernement rendaient le pouvoir au ministre Hoffmann, lequel réprimait durement le mouvement dont il venait de triompher. Le 16, un nouveau coup de théâtre se produisait : les communistes avaient repris le dessus : une partie de la troupe s'était jointe à eux ; au nombre de plus de dix mille ils étaient maîtres de Munich et, comme de juste, ils faisaient payer aux gouvernements les exagérations de la récente répression : ils avaient des armes, une organisation : ils armaient le prolétariat ; bref, ils marchaient sur Augsburg, siège provisoire du gouvernement Hoffmann. Et ce dernier, de son côté, faisait annoncer qu'il prenait des mesures exceptionnelles pour en finir avec les rouges.

Chez nous les Chambres ont voté quelques lois qui étaient depuis longtemps attendues : la loi sur les dommages de guerre, la loi sur la journée de huit heures, la loi sur la

réforme électorale, la loi sur le déclassement des fortifications de Paris.

La suppression de l'enceinte, devenue inutile, permettra à la ville de s'étendre et rendra disponibles des espaces qui serviront de terrains de jeux et de sports ; des habitations ouvrières seront construites sur une partie des emplacements recouvrés. L'hygiène ne peut que gagner à ces dispositions, et on conservera comme souvenir un secteur des murailles.



LE CAMP RETRANCHÉ DE SÉBASTOPOL.

NOTRE COUVERTURE

M. ALBERT LEBRUN

MINISTRE DES RÉGIONS LIBÉRÉES

Appartenant à une famille attachée depuis plus d'un siècle au sol lorrain, M. Albert Lebrun est né en 1871 à Mercy-le-Haut (Meurthe-et-Moselle). Sorti de Polytechnique, ingénieur au corps des mines, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, il fut élu, en 1900, député de Briey, et réélu en 1906 et 1914. Entre temps, en 1912, le conseil général de Meurthe-et-Moselle l'avait choisi pour son président.

Il était député depuis un an à peine, lorsqu'il entra, en qualité de ministre des colonies, dans le cabinet Caillaux (juin 1911). Il reprit le même portefeuille dans le cabinet Poincaré (1911-1913), et en 1913 il fit l'intérim du ministère de la guerre.

Cette même année, le 27 février, la Chambre des députés élisait M. Lebrun vice-président et, en décembre, il entra dans le cabinet Doumergue, encore comme ministre des colonies (1913-1914).

Ministre du blocus et des régions libérées dans le cabinet Clemenceau (1917-1918), puis des régions libérées (décembre 1918), M. Lebrun s'est attaché de tout cœur à la noble tâche de faire renaître la vie dans nos départements que les barbares ont jonchés de ruines comme ils l'avaient fait dans son pays natal en 1870.

Ruines antiques Ruines modernes

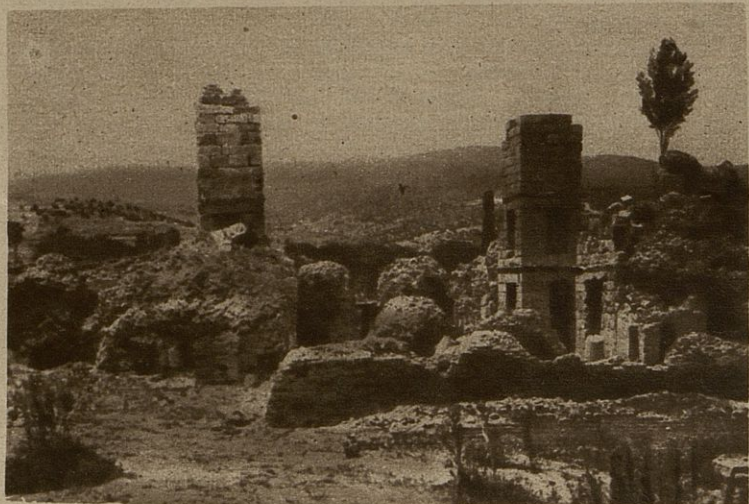
Non, la mort même n'est pas éternelle. Dans l'univers, tout renaît, les êtres comme les choses. Et la cendre se régénère. Car de la poussière surgissent les générations neuves...

Plus de vingt siècles de civilisations succédant aux civilisations, avec, à des intervalles espacés, de brusques retours aux instincts de la barbarie, ont passé sans effacer l'inscription latine de cet Arc de triomphe.

C'est à Lambessa, au cœur de l'antique Numidie, une ville somptueuse ressuscitée de la terre et des cendres par le labeur patient des savants et des pionniers.

J'avais fait appel à des souvenirs classiques pour extraire le sens de cette inscription, en pénétrant dans la pensée de son auteur.

Des orties, des lianes, des herbes folles courent dans les interstices des pierres ; toute une végétation émerge des ruines ; et des fleurs se détachent en couleurs plus vives dans le fond de grisaille des blocs effondrés.



LES RUINES DE LAMBESSA.

Ce décor est d'une beauté archaïque. La clarté éblouissante du ciel d'Afrique rapproche les objets, en accentue les contours, en précise les détails, stéréoscopie les plans.

Sur une stèle du théâtre antique, un berger arabe, drapé dans les loques de son burnous de laine, égrène des notes d'une flûte de roseau. Ses moutons maigres cherchent leur pâture dans l'herbe calcinée. Les mosaïques somptueuses, aux sujets naïvement traités, de la salle des gardes ne l'impressionnent pas. Il a, lui aussi, poussé dans ce cadre de beauté sauvage. Il est le cloporte des vieilles pierres ; on a l'impression qu'il ne saurait vivre ailleurs ; son épiderme, bronzé au grand soleil, se confond dans les teintes d'ocre des cariatides brisées.

Plus loin, côtoyant la ville où persistent des reliefs de splendeur antique, des maisons neuves ont surgi, aux murs blancs, aux toits écarlates. Une résurrection de vie s'épanouit là, dans l'indifférence du passé magnifique. Et des colons français, italiens, mêlés à des fellahs, arabes ou kabyles, animent le village.

En dehors des anciens murs, la Maison d'Arrêt, le bain moderne, presque confortable, dont la visite, après celle des ruines, s'impose. Après le parfum du passé, une vision d'un réalisme plus moderne !...

Ce matin-là, ma pensée se reporta obstinément vers Lambessa, la cité africaine presque ignorée, alors que j'étais dans les ruines de Revigny de Lorraine, martyrisée par les Allemands pendant la bataille de la Marne,

et que l'on s'efforce déjà de ressusciter de ses ruines. Il me sembla que, sous la patine d'un soleil qui, ici, a percé les nuées dans une accalmie de pluie, les murs déchiquetés des deux villes se ressemblaient, avaient pris des aspects identiques.

Ici encore, entre deux portiques effondrés, la végétation s'épand, plus belle sur une terre plus fertile. Mais la puissance de vie s'affirme avec plus de force, et les ans de guerre ont plus fait pour la survie des choses, en ce coin de France, que vingt siècles dans la cité d'Afrique.

Au milieu même des vestiges chaotiques, des maisonnettes en briques surgissent ; de nouveau les boutiques s'achalandent ; et il semble qu'après la tourmente, chacun ait voulu reprendre la place même dont la bourrasque l'avait, un moment, chassé. Ici, plus que partout ailleurs, la loi des choses s'affirme, et tel pan de mur qui, hier encore, synthétisait la désolation de la ville meurtrie, s'égaye maintenant d'une pancarte enluminée, qui indique aux permissionnaires de passage qu'ils trouveront à la cantine anglaise du thé et du café, et à la cantine française du bouillon chaud.

Plus près de la gare, le spectacle s'anime encore : des forains vendent leur pacotille dans des baraquements de fortune ; des drapeaux français, anglais, américains flottent comme en un matin de fête, et, sur la place, un cinéma s'annonce par une réclame bruyante.

Est-ce cela, la ville martyre ? Est-ce là que des vandales ont cru



LES RUINES DE REVIGNY.

anéantir le germe de vie ? Mais cette vie exulte par tous les pores de la ville, et même par ses plaies, si proches dans le temps et dans l'espace, et qui ont l'air de saigner encore, lorsqu'après une grande pluie, l'eau, rouge de la poussière des briques écrasées, coule en ruisseaux de sang.

Et, de voir toute cette sève éclore dans un désir de mort, de voir cette ville qui renaît chaque jour de son paysage triste, il me semble maintenant que la réalité s'est abritée dans un décor fictif, théâtral, fait pour poétiser la scène. Ce fond de ruines ne peut plus être tragique, parce que déjà s'y affirme une promesse de régénération proche.

Je songe à ces choses, arrêté au milieu de ce grouillement d'activité.

Je me suis assis sur une pierre éboulée d'une maison, dont un mur se dresse encore comme un squelette au bord de la route.

De nouveau, je revois le passé lointain. Je songe à ces Romains de jadis, à ces païens primitifs qui construisaient pour l'éternité, puisque les siècles ont succédé aux siècles sans détruire leurs monuments ; je songe à ces modernes orgueilleux, infatués de leur culture, qui veulent être des civilisés, et dont le génie, incapable de construire, a seulement surgi dans une rage savante de destruction.

Et, la pensée ailleurs, dans la réminiscence d'une chose déjà vue, j'inscris sur la pierre, lentement, avec un crayon dont la mine s'écrase :

« Non, la mort même n'est pas éternelle. Dans l'univers, tout renaît, les êtres comme les choses. Et la cendre se régénère. Car de la poussière surgissent les générations neuves... »

PAUL SAINT-CLER.

LA FRANÇAISE DANS LA SOCIÉTÉ DE DEMAIN

Les réponses commencent à arriver nombreuses au *Pays de France* nous disant comment lecteurs et lectrices envisagent le rôle de la Française dans la société de demain.

En attendant d'en publier prochainement quelques extraits, nous devons exprimer notre satisfaction de voir que notre questionnaire intéresse tant de lecteurs. Ce sont eux, en effet, plus que les lectrices,

qui, jusqu'à présent, nous communiquent par lettres leurs opinions.

Donc que chacun relise notre article traitant de la question dans le numéro du 5 avril du *Pays de France* et réponde aux questions posées puisqu'elles sont de haut intérêt en ce moment où s'ouvre une ère nouvelle.

CLAUDE ORCEL.

QUESTIONNAIRE

1. — La femme peut-elle, doit-elle jouer dans la société un rôle égal à celui de l'homme ?
2. — Y a-t-il des carrières libérales ou des professions dont elle doit être écartée ? Lesquelles et pourquoi ?
3. — La femme doit-elle voter ?
4. — La femme doit-elle être éligible ?
5. — Y a-t-il quelque chose de changé dans les relations sentimentales de l'homme et de la femme depuis la guerre ?
6. — L'homme souhaite-t-il que sa compagne reste au foyer ou l'aide par son travail à subvenir aux besoins du ménage ?
7. — Quelle est l'opinion de la femme à cet égard ?
8. — Le travail de la femme rapproche-t-il ou éloigne-t-il les époux ?

9. — Rend-il les mariages plus nombreux ou plus rares ?
10. — Le travail de la femme porte-t-il atteinte à la maternité ?
11. — L'éducation des enfants en souffre-t-elle ?
12. — Convient-il que la femme ait autant de liberté que l'homme ?
13. — La femme considère-t-elle la protection de l'homme comme un leurre qui annihile sa personnalité ?

RÉSUMÉ

- Quel rôle le Français désire-t-il que la Française remplisse dans la vie familiale et dans la vie sociale ?
- Quel rôle la Française désire-t-elle remplir à l'avenir dans la vie familiale et dans la vie sociale et que demande-t-elle à son compagnon ?

L'ALLEMAGNE DONNE SON OR POUR DES VIVRES



Les millions allemands, renfermés dans de solides cassettes, étaient consignés à la Banque Sud-Africaine à Rotterdam, qui les délivra aux représentants du gouvernement britannique. Et des tommies, anglais et écossais, de corvée portèrent les cassettes dans le bateau avec une visible satisfaction.



Sans être réduits à la famine, comme ils ont cherché à nous le faire croire, les Boches n'en étaient pas moins très à court de certains produits alimentaires. Aussi, la convention en vertu de laquelle les alliés leur fournissent des vivres contre paiement est-elle celle qu'ils exécutent avec le plus d'empressement. Ce navire anglais prenait dernièrement livraison à Rotterdam de cinquante millions en or, dont on voit ici l'embarquement ; cela soldait un premier achat.

LA FOIRE AU PAIN D'ÉPICE

M. Pams, bien inspiré, étendit sa dextre dans la direction de la place du Trône en disant : « Que la foire au pain d'épice renaisse ! » et aussitôt, de la place de la Bastille au cours de Vincennes, saltimbanques, friteurs, pâtisseries et autres « industriels » et « négociants » des fêtes foraines se préparèrent pour la solennité qui n'a, aujourd'hui, de rivale que la foire de Neuilly.

Si les forains sont en liesse, les amateurs de pain d'épice de Paris, de Reims, de Dijon, de Verviers ne leur cèdent pas en joie : songez que, depuis la guerre, le gouvernement avait interdit tout divertissement populaire sur ce point si animé de Paris.

Les hommes de notre génération se souviennent tous, ou presque tous, d'avoir emporté, avec ivresse, un général en pain d'épice qu'ils conservaient pieusement, au moins pendant quinze jours, avant d'y porter une dent profane.

Ce général avait communément des épaulettes, des boutons, une garde d'épée, un bicorne, voire même des yeux et des moustaches dessinés au moyen d'un sucre rose du plus bel effet.

Dans les familles où le tube digestif des enfants était surveillé, le général en pain d'épice servait de baromètre. Et voici comment : on sait que le pain d'épice est très hygrométrique, c'est-à-dire que l'humidité agit sur lui d'une façon désastreuse. Or il n'était pas rare d'entendre le dialogue suivant :

« — M. Mitonneau, je vous engage à prendre votre parapluie.

« — Pourquoi ça, chère amie ?

« — Parce que le général, répondait madame en tâtant le bonhomme en pain d'épice, a le ventre mou. »



UNE DES BARAQUES DE LA FOIRE DU TRÔNE.

On désigne quelquefois la foire au pain d'épice sous le nom de foire du Trône, alors que l'histoire la fait naître en 1719, dans l'intérieur de l'Abbaye royale de Saint-Antoine dont les vestiges subsistent encore au numéro 184 du faubourg, et ce n'est qu'en 1841 qu'elle s'étendit à la place du Trône.

Parlons un peu de cette Abbaye royale de Saint-Antoine-des-Champs qui fut fondée en 1198 par Foulques de Neuilly et Pierre de Roussy pour des pécheresses repenties. De riches donations ayant été faites à ce couvent, dit un historien, il y eut à défendre, contre les incursions des pillards,

deux espèces de trésors : les richesses proprement dites, et l'innocence des nonnes. Ce fut apparemment pour assurer cette double conservation que, vers la fin du XIV^e siècle, l'abbaye de Saint-Antoine fut environnée de fortes murailles, dans lesquelles vinrent se resserrer, sous la forme d'une espèce de bourg, des habitations précédemment éparpillées aux environs du monastère. Le cauteux Louis XI, le roi au pourpoint rapiécé, au chapeau de feutre usé, mais décoré d'une petite madone en plomb, l'ami de Tristan et le contemplateur du gibet de Montfaucon, y conclut, en 1465, une trêve avec les princes qui s'étaient armés contre lui pendant la guerre dite du Bien public.

Un dernier souvenir : ce fut derrière l'abbaye que furent brûlés cinquante-quatre Templiers, le 12 mai 1310.

La Révolution fit tomber l'église abbatiale, et les bâtiments qui restaient furent affectés à un hôpital dit de l'Est.

Chose curieuse, le marché où se débitait le pain d'épice, et qui se tenait, chaque année, la semaine de Pâques, dans l'intérieur de l'abbaye, demeura même sur des ruines.

Nous avons vu qu'en 1806, la foire sortit de l'abbaye pour se répandre au nord et au sud du faubourg Saint-Antoine.

M. Eugène Grécourt, dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, situe très heureusement cette solennité annuelle.

Les forains occupaient, de 1806 à 1823, la partie du faubourg Saint-

Antoine située devant l'hôpital Saint-Antoine, à l'angle de la rue de Montreuil, entre le corps de garde et la rue Saint-Bernard.

La fête était très fréquentée et des accidents s'y produisaient souvent par suite de bousculades provoquées par l'affluence considérable du public sur un espace restreint.

Aussi, en 1824, sur les réclamations des officiers de police, commença-t-on à laisser les marchands s'installer dans le haut du faubourg Saint-Antoine, sur la place de Reuilly et sur la place de Montreuil.

La durée de la fête n'était alors que de huit jours.

Quelque temps après, les saltimbanques, dompteurs, montreurs de curiosités, envahirent peu à peu le champ de fête qui s'étendit vers la barrière du Trône et, en 1841, les forains furent autorisés à occuper le rond-point de la place qui devint le centre de la foire.

C'est en 1860 que la foire au pain d'épice occupa presque toutes les voies aboutissant à la place du Trône, notamment le cours de Vincennes. C'est à cette même époque que sa durée fut portée à quinze jours, avec prolongation facultative de huit jours.



Si nous avons restitué à l'abbaye Saint-Antoine la place qu'elle méritait, c'est-à-dire l'honneur d'avoir été le berceau de la foire au pain d'épice, nous ne pouvons pas nous désintéresser de la place du Trône qui fut son épanouissement.

Cette place tire son nom d'un trône que les édiles parisiens y firent élever pour l'entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse, en 1660. Sur cette même place, on résolut, plus tard, de construire un arc de triomphe qui devait surpasser en grandeur et en magnificence tous ceux des anciens. La première pierre en fut posée le 6 août 1670. Il fut élevé jusqu'à la hauteur des piédestaux des colonnes. Pour faire juger de l'effet de cette construction, on imagina de l'achever en plâtre. Louis XIV ayant pris peu d'intérêt à ce monument, les magistrats imitèrent l'indifférence du monarque. Après la mort du roi, le régent ordonna son entière destruction. Il fut démoli en 1716.

Le dessin de cet arc de triomphe, dû au talent du fameux architecte Perrault, était de la plus grande beauté. Ce monument avait coûté 513.735 livres.

En 1793, on donna à cette voie publique le nom de place du Trône-Renversé.

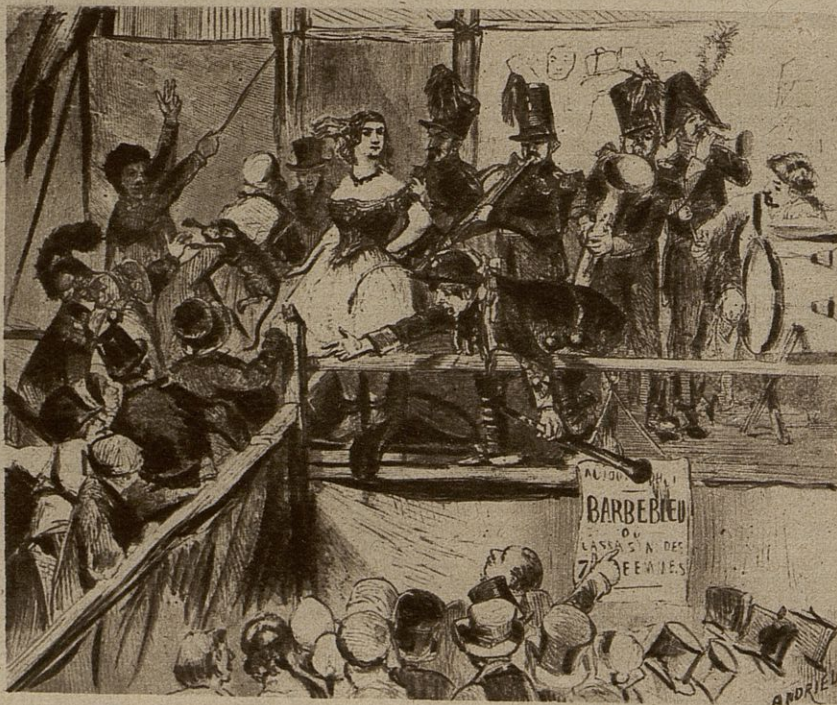
« L'échafaud, dit Georges Cain, qui, momentanément, avait quitté la place de la Révolution, y fut dressé pendant la plus terrible époque de la Terreur. Les « grandes fournées » y furent exécutées. On y tua 1.300 victimes en six semaines, dont André Chénier, le baron de Trenck, l'abbesse de Montmorency, Cécile Renaud, madame de Sainte-Amaranthe, le poète Roucher et bien d'autres. Les corps de ces malheureux étaient chargés chaque soir sur des tombereaux couverts, les têtes coupées entre les jambes, et l'horrible voiture, qui laissait derrière elle un sanglant sillage, était déversée dans quelque fossé creusé au fond des jardins du couvent de Picpus, où existe encore le cimetière des suppliciés de la Révolution. »

Cette enceinte sacrée fut achetée en 1802 par la marquise de Montagu-Noailles,

dont le mari avait été également enterré là.



La foire au pain d'épice, ou foire du Trône, a vu défiler dans ses rues improvisées et bruyantes toutes les célébrités de la rue, chantées par Champfleury dans ses « Excentriques » ; dans « Ce qu'on voit dans les



L'ANNONCE DU SPECTACLE SERAIT AUJOURD'HUI D'ACTUALITÉ.

rues de Paris », par Victor Fournel ; dans les « Célébrités de la rue », par Charles Yriarte. Ainsi, Mangin, le fameux marchand de crayons, casqué, empanaché, comme un chevalier de la bonne époque, et qui se tenait habituellement sur la place de la Bourse ou la place de la



LA DANSE DU TAMBOURIN.

Madeleine, ne dédaignait pas, au moment de la foire au pain d'épice, de s'installer sur la place de la Bastille. Au milieu d'une foule qui l'acclamait et le craignait même, il débitait son boniment... et quel boniment ! C'était le fouet de Juvénal : « — Vous vous demandez, messieurs : quel est ce chevalier ? pourquoi ces vêtements d'un autre âge ? pourquoi ces chevaux richement caparaçonnés, ce carrosse doré, cet attelage bizarre, ces bruits de caisse et de cymbales, ce gigantesque parasol ? Messieurs, c'est que la foule est aveugle et qu'il faut l'étourdir par le bruit et l'éclat. Savez-vous où est ma force, messieurs ? Dans mon casque... sous ce panache audacieux. Autrefois, je laissais aux hommes de bonne foi le soin de reconnaître l'excellence de mes produits et je comptais sur le bon sens de la foule... Erreur... messieurs... la foule est ignorante et aveugle, je le répète ; et moi, qui me sens la force de dominer mon époque... Oui, je te domine, époque ! et les races futures se souviendront de Mangin !... moi, modeste autrefois, j'ai

bu toute honte, et je viens sur la place publique faire effrontément ce que mes confrères les journalistes du grand format font à la quatrième page de leurs feuilles. » Le roi des camelots fut moins irrespectueux.

Les auditeurs applaudissaient à tout rompre et achetaient des crayons, les crayons Mangin, les seuls qui ne blanchissaient pas en vieillissant.

A côté de Mangin, brillait le grand Bassero, le grand timbalier de France, avec ses vingt-cinq caisses sur lesquelles il exécutait toutes les batteries d'ordonnance. Il évoquait, avec ses tambours, Arcole, Rivoli, Marengo, depuis l'éveil du camp jusqu'à la charge. Ah ! cette charge, c'était son triomphe ! Au dernier coup de baguette, il s'écriait : « La victoire est à nous ! » et ce cri prestigieux faisait revivre le « petit tondu » et ses grognards que l'on voyait passer dans le brouillard de l'imagination.

Puis venait le « Père-la-Pêche » qui tendait au bout d'une ligne, proménée au-dessus des bouches avides, un pavé de pain d'épice, ou un petit cochon qu'il appelait, on ne sait trop pourquoi, Eugène. Qui n'a pas, à cette époque, donné un coup de dent dans le cochon du

qu'il en avait été renvoyé honteusement pour avoir, un jour que l'Empereur visitait, au palais de l'Industrie, l'exposition des animaux gras, joué en solo, au moment où le monarque s'approchait des cochons primés : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? »

Nous avons connu aussi, à la foire au pain d'épice, le fils Tripoli que la réputation de son père étouffait littéralement. Texier a été l'historiographe du vieux Tripoli, et nous lui devons les renseignements qui vont suivre sur ce burgrave de la petite industrie :

Le père Tripoli était le plus terrible astiqueur de buffleteries militaires et citoyennes. Il portait avec lui ses ustensiles et sa marchandise. Son costume, bonnet de police et habit constellé de boutons qui brillaient comme des décorations, indiquait suffisamment sa profession et ses sentiments. Il était Français et avait servi sous l'autre (le grand Empereur). Ses ennemis politiques insinuaient que ses états de service n'étaient pas aussi brillants qu'il le prétendait.

« Il aurait même tout simplement ramassé, en 1815, aux Buttes-Chaumont, les boulets lancés par l'ennemi, boulets pour chacun desquels il recevait des officiers d'artillerie une légère rémunération. »

Mais Tripoli était fier et il dédaignait des calomnies qui ne l'atteignaient pas. Si la croix des braves ne brillait pas sur sa poitrine, c'est que l'autre l'avait oublié au milieu de tant de braves. Le fils Tripoli n'arriva jamais à l'habileté de son père, et n'eut pas comme lui la garde citoyenne pour cliente.

LE MANGEUR DE FEU.

Mais il faudrait un volume pour dénombrer toutes les célébrités qui ont amusé la génération disparue. Hâtons-nous de dire que les banquistes qui les remplacent ont tout autant de talent et non moins d'originalité. Le spectacle cependant est différent, parce que le décor, c'est-à-dire l'aménagement du théâtre forain, des manèges de chevaux de bois, des marchands de sucre de pomme et de pain d'épice, voire même des brocanteurs que la foire aux jambons ne satisfait pas, cadre mieux avec nos idées de luxe et de confort, que ne connaissaient pas nos pères.

M. Pams, en autorisant la foire au pain d'épice, n'a pas caché aux forains qu'il entendait que les cuivres, sans être muets, fussent au moins discrets et les trombones de bonne compagnie. Disons à leur louange qu'ils se sont conformés au programme ministériel.



JEU D'ADRESSE SENTIMENTAL ET PATRIOTIQUE SOUS L'EMPIRE.



LA FOIRE A LA FERRAILLE A ÉTÉ CETTE ANNÉE CONTRARIÉE PAR LE MAUVAIS TEMPS

« Père-la-Pêche » ? Il y avait aussi « l'Homme au bonnet de coton », que l'on applaudissait souvent dans les cours du Marais, et qui jouait avec brio sur le bois de son stradivarius avec un archet qu'il avait dépouillé de ses crins. Sur ce virtuose, il courait une légende : on prétendait qu'il avait fait partie de la musique de la Garde Impériale, et

On s'était demandé si les marchands de pain d'épice exigeraient un ticket de pain et un ticket de sucre contre la remise d'un cochon aux ornements sucrés. La question a été résolue par la négative.

L. D'HAMPOL.

LE PRINCE DE GALLES SURVOLE LONDRES



C'est sur un grand appareil de bombardement Handley-Page que le prince de Galles a fait cette fois-là, au-dessus de Londres, un vol qui dura plus d'une heure. On le voit dans le médaillon avec le lieutenant Andrew Carruthers, qui est le pilote attitré de l'avion, et dont il occupe le siège; lady Joan Mulholland occupe le siège du mitrailleur. L'avion monté par ces personnages a été photographié par un autre appareil qui le survolait.



On assure que le gouvernement britannique a décidé de ne rien négliger pour doter l'Angleterre de la plus grande flotte aérienne du monde. Le prince de Galles encourage ce dessein par la faveur qu'il témoigne à toutes les entreprises aéronautiques. Le voici photographié, au cours d'une récente visite à l'aérodrome Handley-Page à Criclewood; sur le point de monter en avion avec le lieutenant Carruthers et lady Joan Mulholland, il se coiffe du casque à récepteurs.

LE GÉNÉRAL SEELY SE REND EN AVION AU PARLEMENT



L'hydravion ministériel est photographié ici, volant à faible hauteur au-dessus de Westminster. D'autres ministres britanniques ont bien employé l'avion pour aller « faire leurs courses » sur le continent, mais il appartenait au général Seely de faire entrer l'hydravion dans la pratique de la vie parlementaire.



Le général Seely qui dirige chez nos voisins le « ministère de l'air » est le premier homme d'Etat qui se soit rendu par la voie des airs à une séance du Parlement. Le 9 avril, il est venu de Rochester à Londres sur un hydravion de 260 chevaux. Après avoir décrit quelques cercles au-dessus du pont de Westminster, l'appareil se posa sur la Tamise et le ministre, porté au quai par le canot automobile qu'on voit dans le médaillon, se rendit à la séance.

ATROCITÉS MAGYARES EN PAYS TCHÈQUE



Ce qu'il y a de particulièrement odieux dans ces persécutions, c'est que les bourreaux affectent de leur donner les apparences de la répression légale. Ainsi, les gens dont on voit l'exécution dans ces photographies sont pendus ou fusillés sans qu'ils sachent pourquoi, mais on a eu soin de leur lire leur condamnation, pour des faits inexistantes



Les Magyars ont de tout temps persécuté les Tchèques soumis à leur domination. La révolution ne les a pas rendus plus humains. On apprend tous les jours quelque nouvel acte de barbarie contre des gens de race tchèque. Ces photographies nous sont envoyées de là-bas comme preuve irrécusable de la cruauté magyare; elles représentent la pendaison de pauvres gens, condamnés pour avoir manifesté l'espoir de voir leur pays réuni à la patrie tchèque.

TOUTE L'HISTOIRE DE LA ROUMANIE RACONTÉE PAR DES POUPÉES



Les poupées jouent depuis quelque temps un grand rôle dans les reconstitutions historiques. La reine de Roumanie, qui était de nouveau à Paris la semaine dernière, après avoir passé quelques jours à Londres, en a visité une exposition particulièrement intéressante à ses yeux. En effet, le peintre Félix Fournery a dressé, dans son atelier d'Auteuil où la souveraine est allée les admirer, la collection des poupées représentant tous les princes et princesses qui ont régné sur la Roumanie depuis l'époque byzantine jusqu'à nos jours. La reine de Roumanie a pu repasser toute l'histoire de son pays d'adoption, en admirant cette succession de figurines dans leurs somptueux costumes de cour ou de guerre, reconstitués par l'habile artiste grâce à la remarquable documentation que lui fournirent deux nobles roumaines, M^{me} Catargi et la princesse Ghika.



ECHOES



LE NIVEAU DE LA MER ET LA PRESSION ATMOSPHERIQUE

Jamais le niveau de la mer n'est uniforme, et il ne peut pas l'être, du moment où l'on considère des points situés à quelque distance l'un de l'autre. La pression barométrique joue son rôle. Là où la pression est élevée, le niveau s'abaisse et, par compensation, il s'élève là où elle est basse. Il faut se représenter le niveau de la mer comme présentant de vastes ondulations dues à la marée, à la pression et au vent.

D'après de récentes observations faites sur les côtes britanniques, le niveau de la mer obéit presque immédiatement aux variations barométriques. Le baromètre baisse-t-il de 5 millimètres ? Aussitôt le niveau de l'eau s'élève de 13 fois et demie cette hauteur, puisque le baromètre à eau fournit des indications qui sont 13 fois et demie celles du baromètre à mercure (à cause de la différence de densité). Le baromètre monte ? Aussitôt le niveau s'abaisse.

Le vent a une action marquée et les marins savent qu'il empile l'eau contre la côte, quand il souffle du large. Cette influence est le plus prononcée dans les bras de mer entrant à quelque profondeur dans la côte. Souvent on voit la mer se tenir anormalement haute et pleine, bien que le temps soit beau et qu'il n'y ait ni vent ni dépression. En ce cas, il y a de forts vents au large, qui entassent l'eau vers la côte et l'empêchent de descendre comme elle le devrait à marée basse.

LA GUERRE ET LES ARTISTES

Le 11 avril, s'est ouverte chez Georges Petit l'exposition des œuvres du peintre Pierre Gourdauld tué à l'ennemi en 1914. Le président de la République, en inaugurant l'exposition, est venu apporter son hommage à l'artiste mort pour la France.

L'ensemble considérable des œuvres nous permet de juger la carrière si remplie de ce peintre qui fut tué à trente-quatre ans. A côté de toiles qui lui valurent la célébrité lors de nos « Salons » annuels, figurent aussi des œuvres nouvelles exécutées durant les mois précédant la mobilisation. Pierre Gourdauld, en effet, vécut quelque temps en Tunisie et il avait peint là-bas nombre de pages ardentes et lumineuses qui font de lui un maître orientaliste.

Un autre peintre d'un bel avenir, Gonther, grand prix de Rome, médaille d'or au Salon, vient de mourir à Castres où il servait dans un régiment de dragons.

LA GRIPPE PIRE QUE LA PESTE

Au dire du commissaire sanitaire des Indes la grippe a exercé dans la grande possession britannique des ravages considérables. A elle seule, en 1918, la grippe a fait six millions de cadavres : plus de la moitié de ce qu'en a fait la peste en vingt-deux ans d'épidémie. En outre on considère que de 50 à 80 % de la population vivante ont été récemment éprouvés par la grippe. Le mal a sévi avec plus de force parmi les troupes britanniques bien nourries que parmi les troupes indigènes.

TÉLÉPHONIE SANS FIL

Au mois de février une belle expérience de téléphonie sans fil a eu lieu. Des Etats-Unis, M. Daniels, ministre de la marine fédérale, a téléphoné la bienvenue au président Wilson alors que celui-ci, en pleine mer sur le *George Washington*, se trouvait à 1.280 kilomètres de distance.

On peut d'ailleurs, paraît-il, associer la téléphonie sans fil et la téléphonie ordinaire de telle façon qu'un message passe successivement par les deux voies. Par exemple un message partira par téléphone à fil, et au bout du fil, il passera directement par l'air, ou inversement.



UN HOPITAL-DISPENSAIRE A CHAMONIX

Il est surprenant qu'une station alpestre aussi fréquentée que Chamonix, qui recevait annuellement quelque deux cent mille visiteurs, soit restée jusqu'à présent dépourvue de tout établissement où les touristes et même les gens du pays puissent recevoir au besoin des soins médicaux. Grâce à la généreuse initiative de la Société de secours aux blessés militaires, *Croix-Rouge française*, cet état de choses va bientôt cesser. En effet, cette société a acheté, et mis à la disposition de son Comité de Chamonix, un vaste immeuble destiné au patronage de la paroisse et qui va être transformé en dispensaire-hôpital ; les touristes, les gens de la région trouveront là, en cas de maladie, tous les secours dont ils pourront avoir besoin. L'organisation comprendra un dispensaire-hôpital gratuit et une clinique médicale et chirurgicale payante. Mais il faut beaucoup d'argent pour réaliser aussi complètement que possible cette œuvre d'intérêt public : aussi le Comité de la Croix-Rouge de Chamonix fait-il appel à toutes les bonnes volontés, à tous les concours ; il recevra des dons en argent et des dons en nature. Il faut plus de cent mille francs pour exécuter les travaux projetés et pourvoir l'établissement des installations nécessaires. La présidente du Comité de Chamonix est persuadée que son appel sera entendu : elle fera commencer les travaux aussitôt qu'une somme suffisante aura été réunie. Tout le monde peut contribuer, dans quelle mesure que ce soit, à cette création si utile et qui contribuera largement au développement du tourisme en montagne.

L'UTILISATION DE LA BAGASSE

La canne à sucre écrasée, privée de son jus, devient de la bagasse, et celle-ci va être utilisée à fabriquer du papier. D'abord du gros papier servant à recouvrir le terrain planté en canne à sucre même. Ce gros papier est facilement perforé par la canne : il ne l'est pas par les mauvaises herbes. Et l'emploi de ce gros papier économise des frais de culture. La bagasse servira en outre à faire du papier, papier d'emballage, carton, et toutes les sortes imaginables, jusqu'aux papiers surcalandrés des magazines américains.

Pourquoi a-t-il fallu le cataclysme de 1914-1918 pour songer à cette utilisation d'un déchet qui est si abondant aux pays tropicaux ?

UN PROJET INTERESSANT

M. de Quervain, physicien et météorologiste suisse distingué, a proposé que l'on utilisât les stocks d'explosifs qui n'ont pas été employés à la guerre, de façon scientifique. Il fait observer que l'acoustique gagnerait sans doute beaucoup à des expériences précises, consistant à faire sauter, en des points déterminés, à une heure déterminée, des poids donnés d'explosifs.

Physiciens et météorologistes, avec leurs appareils, se posteraient à l'entour à des distances très diverses, et ces expériences précises, faites dans des conditions bien connues et observées par des expérimentateurs avertis et préparés, nous feraient certainement connaître des faits nouveaux sur la propagation des ondes sonores et des variations de pression.

L'occasion est en effet unique. La proposition a été fort bien accueillie en Angleterre et en Suisse : il n'y a pas de raison pour qu'en France elle ne le soit pas aussi. Nous ne manquons pas d'expérimentateurs capables de régler et exécuter l'expérience, et il ne manque pas de problèmes d'ordres très divers à étudier et peut-être à résoudre par cette méthode. Déjà les observations faites durant la guerre ont révélé des faits curieux et intéressants : on s'en procurerait de plus précis et de mieux observés, encore par le procédé consistant à détruire les stocks d'explosifs de façon méthodique et expérimentale, après avoir obtenu le concours des physiciens et préparé les observations à faire.

L'INDUSTRIE DU BROME

Avant 1914, la France était tributaire de l'Allemagne et de l'Amérique pour le brome. La guerre rendit vite nécessaire de grandes quantités de brome pour la médecine et la photographie, et pour les hostilités même, si l'on voulait rendre au Boche ses gaz asphyxiants. On essaya d'en tirer quelques tonnes des salines de Franche-Comté, puis des eaux-mères des marais salants du Midi. Mais le rendement était insuffisant, et il fallut s'adresser aux salines de Tunisie.

Le résultat a été que la France, qui, il y a cinq ans, demandait son brome à l'étranger, est passée aujourd'hui au premier rang des pays producteurs de brome, grâce à la création d'une grande usine dans la Sebkhah-el-Melah, usine dont la puissance de production peut égaler à elle seule celle de l'ensemble des usines étrangères. En même temps la création de l'industrie du brome en Tunisie a servi d'amorce à une industrie de la potasse, les phosphates de potasse étant abondants, eux aussi, dans la région, où ils forment un sel, une sorte de carnallite ou chlorure de potassium, qui a reçu le nom de sebkainite.

La guerre qui détruit tant de richesses en développe aussi.

MAGNETO ET GUERRE

Quand la guerre éclata en 1914, la Grande-Bretagne dépendait entièrement de l'étranger — du Boche — pour ses magnétos d'aviation. Pratiquement l'Angleterre n'avait rien de ce qu'il fallait pour les fabriquer. Aussi, en 1914, ne put-elle en produire que 1.140. En 1918, grâce aux efforts énergiques faits, elle avait 14 usines produisant 128.637 magnétos dans l'année. Et des magnétos de première qualité, plus légères et plus constantes que la Bosch boche ou les autres magnétos prises aux avions ennemis capturés durant la guerre.

UN DON MAGNIFIQUE A LA MEDECINE

D'après une revue scientifique américaine, le capitaine J.-R. de Lamar, propriétaire de mines et capitaliste, laisse près de la moitié de sa fortune de 100 millions à trois institutions : l'Ecole de médecine de Harvard, la « John Hopkins University » et le Collège des médecins et chirurgiens de l'Université de Columbia, pour servir à des recherches médicales et à la diffusion des connaissances médicales.

Il laisse le reste à sa fille sous la condition que si elle meurt sans postérité la somme ira, elle aussi, aux institutions susnommées. C'est là un beau don et qui peut, s'il est judicieusement employé, faire beaucoup pour l'art de guérir.

POUR FACILITER LE SAUVETAGE DES NAVIRES

Un périodique américain indique une mesure qui pourrait faciliter le renflouage des navires coulés, et qui, si elle avait été prise avant la guerre, aurait beaucoup diminué les pertes dues à la guerre sous-marine.

Pour renflouer un navire, il faut passer des chaînes sous sa quille, et l'opération est souvent difficile. Elle serait très abrégée et simplifiée si, en construisant le navire, on l'avait,



en quelque sorte, pourvu de manches par où le prendre, et muni de crochets placés aux bons endroits, au moyen desquels il serait facile de le saisir, où l'on pourrait passer une chaîne par exemple. On n'y a pas pensé avant la guerre : mais même en temps de paix tout navire est exposé à couler.

Si l'on adaptait aux navires, au cours de leur construction, les quelques appendices qui permettraient d'y fixer des chaînes au cas où ils couleraient en eaux par trop profondes, on les repêcherait plus aisément. Qu'en pensent les ingénieurs navals ?

V.

EN BOCHIE ⁽¹⁾

CARNET DE ROUTE D'UN SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS
(SUITE)

Landau, mars 1919.

Puisque « le latin dans les mots brave l'honnêteté », je m'empresse de forger un mot grec — *made in Germany* — pour prouver que je ne veux rien braver du tout.

Voilà :

Les Français sont trop « gynéphiles », trop galants, et cela les pousse à un « laisser-aller » que je ne trouve pas de mise quand il s'agit de Boches.

Que l'on ne m'accuse pas de puritanisme ; partout ailleurs, je trouverais cela très bien. Mais ici, en pays ennemi, tout de même...

A table, j'ai fait part de mes idées à mes camarades.

Quel succès !

Je me suis fait huer, conspuer, « eng... » même. Quelques croûtons de pain ont sifflé à mes oreilles et j'ai reçu en pleine face ces mots énergiques : « Nous agissons par esprit de revanche ! »

Les Allemands ont dit du mal de nos femmes des pays envahis ; il plaît à nos poilus de leur prouver que, si ce qu'ils affirment était vrai, les leurs, en tous les cas, sont bien pires.

Après tout, c'est une façon comme une autre d'envisager les choses.

Moi, j'aurais préféré un mépris absolu... il paraît que j'ai tort. Alors, n'en parlons plus et contentons-nous simplement d'enregistrer les victoires éclatantes de nos gailards, victoires tellement éclatantes que je pourrais me tailler un impérissable renom si

j'écrivais un livre intitulé, par exemple : « Nos aventures galantes en Allemagne. »

Il me faudrait pour cela la plume alerte, vive, élégante, d'un Arétin ou d'un Boccace...

Je n'ai pas ça sur moi et je ne possède qu'un pauvre « Waterman », idéal, il est vrai, mais Waterman quand même.

Mais cette plume-là, un confrère l'a peut-être.

Si oui, je lui donne mon idée gratis... à condition, bien entendu, qu'il me demande ma collaboration... et par télégramme encore !

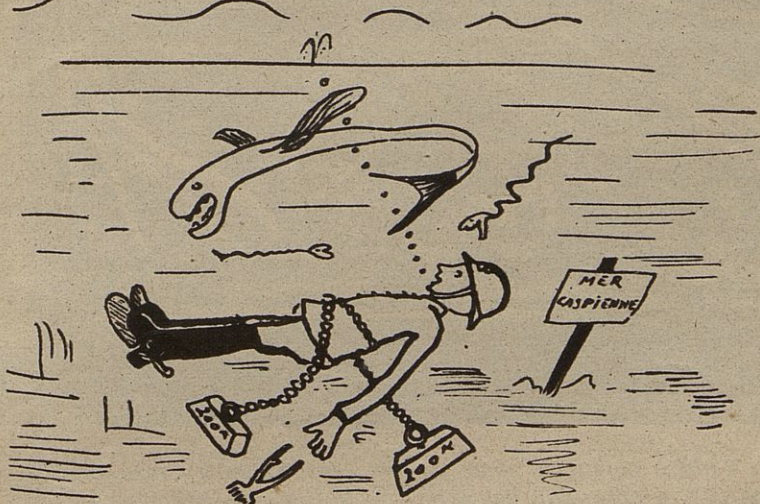
Et puisque je suis sur le chapitre des femmes, je ne veux pas le quitter avant d'avoir noté cette petite histoire qui ferait sourire bien des camarades, si jamais mon carnet leur tombait sous les yeux.

Bijou, un bon type et mon ami ; Bijou dont la pipe porte-veine me restera toujours gravée dans la mémoire, — c'est un souvenir des temps où l'on se battait encore, — Bijou, enfin, est désespéré... et il y a de quoi.

Voilà :

Son opulente chevelure blonde qu'il avait préservée des ciseaux par des miracles d'adresse et dont il était si fier qu'il disait bien souvent : « Plutôt mort que tondu » ; ces longs fils d'or dans lesquels il passait si délicatement les doigts, lui avaient valu la conquête d'un cœur répondant au doux nom de Sarah... et ce cœur, « physiquement » parlant, en valait la peine.

Rêveuse et pâle comme Charlotte, — l'amante de Werther était-elle



....au fond de la mer Caspienne

pâle, après tout ? — Sarah ne quittait pas des yeux la toison ondoyante du nouvel Absalon qui ne désenrhumait plus, car elle lui disait toujours et partout :

— Enlevez donc ta kasquette.

Malgré la terrible inflammation de ses muqueuses nasales, Bijou était heureux... et la blanchisseuse aussi, car il lui apportait régulièrement, chaque jour, cinq ou six mouchoirs à laver.

Ainsi, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes et tout

aurait continué à être pour le mieux dans ce monde le meilleur, si, hier, à l'appel, — appel auquel assistait par extraordinaire mon cher ami, — le lieutenant n'avait eu la machiavélique idée de commander aux hommes :

— Découvrez-vous !

A regret, les calots abandonnèrent lentement les crânes, car on sait ce que cela signifie, une revue de cheveux : la tête au papier de verre, la vraie tête de veau pour tous, quoi !

Pâle et tremblant d'émotion, mon pauvre Bijou fut obligé de s'exécuter comme les autres.

Certes, Barnet dit « la Postiche », l'aimable coiffeur de l'escadron, est un charmant garçon que nous aimons bien tous... mais, dans ces moments-là, je crois bien que nous le verrions avec la plus grande joie tout au fond de la mer Caspienne, convenablement lesté de trois ou quatre cents kilos de plomb.

Et il était là, l'animal, avec sa rutilante tondeuse à la main.

Hélas ! ce ne fut pas long !

Appréhendé le premier, mon Bijou, malgré quelques vagues protestations sans effet, sentit bientôt sur sa nuque le froid de l'acier.

Stimulé par les doigts nerveux de Barnet, le monstre mécanique mordit goulûment dans la toison superbe qui s'offrait à sa voracité ; tristement, lentement, les blonds cheveux tombèrent comme tombent sous la faux les gerbes de blés mûrs.

Malheureux Bijou !

Le soir, à six heures, il sortit, malgré tout, comme d'habitude.

Au même endroit Sarah l'attendait...

Et les premiers mots de la tendre enfant furent :

— Enlevez donc ta kasquette.

— Non !

— Si ! Enlevez ta kasquette, je le veux !

Pour la seconde fois de la journée, mon ami fut obligé de s'exécuter mais, qu'on me passe le mot, ce coup-ci, ce fut une exécution capitale.

Quand la Fraulein vit, sous les froids rayons de la lune, cet œuf étincelant comme un casque d'acier poli, elle poussa un horrible cri, se couvrit le visage de ses mains et exhala son désespoir en ces termes violents et définitifs :

— Vous !... Vous sans cheveux !... Jamais, jamais, vous êtes trop laid !...

Rapide comme l'éclair, elle disparut bientôt.

Assommé, désolé, l'âme en peine, Bijou s'en revint au quartier, en songeant probablement à l'influence d'une simple tignasse sur la destinée des hommes.

Des noms illustres, je n'en doute pas, se présentèrent à sa mémoire.

Allons, mon vieux Bijou, courage !

Les « tifs », ça repousse, et dans trois ou quatre mois, moderne Samson, tu auras certainement retrouvé toute ta force... de séduction.

Mais où sera Sarah dans trois ou quatre mois ?...

Quant à l'infortuné Bijou, depuis tout à l'heure, je sais où il est.

Freyssinel m'a appris qu'il reposait doucement dans un des lits de l'infirmerie, ses rhumes superposés et ininterrompus, joints à la sombre coupe effectuée par le Figaro Barnet, ayant déterminé un commencement de bronchite pendant laquelle sa chevelure aura probablement le temps de redevenir ce qu'elle était hier encore... avant l'appel.

Et alors, tendres « Gretchens », garde à vous !...

On me demande au bureau... Qui ?... Pourquoi ?... Est-ce vrai ?...

Demain, je pars en permission et bientôt j'en aurai fini avec le métier militaire puisque j'appartiens à l'une des classes qui seront démobilisées en mars. Je ne rejoindrai pas mon régiment. « Pékin !... » je vais redevenir « pékin ! » Quelle joie !... mais aussi, quelle tristesse ! Demain !

Est-il vrai, mes chers amis, que, éparpillés par la vie, nous allons nous séparer sans grandes chances de nous revoir jamais ? Une affection fraternelle était née de nos souffrances communes, affection si puissante qu'aucun de nous n'aurait hésité à risquer vingt fois sa peau pour sauver celle d'un camarade en danger — et demain, déjà, je ne vous verrai plus et je ne pourrai plus vivre que de souvenirs.

Et toi, mon brave Freyssinel ?...

Je vais te quitter aussi, mon cher vieux ! Dis, nos rêves de tranchées, où sont-ils aujourd'hui ?

Où est-il le calme moulin à eau que je devais acheter dans ton pays et dont tu te proposais d'être le fidèle meunier, puisque c'est ton métier ?

— Vous n'aurez qu'à aller à la pêche, me disais-tu, à la chasse... et moi, je m'occuperai du reste. Et puis, nous aurons deux chevaux... Qui sait ?... Ironie et Usu, peut-être ! (Tu ne connaissais pas encore Moïse.)

Qu'ils sont donc loin, ces pauvres rêves, qui nous arrachaient, pour quelques instants, à la boue, à l'enfer, et qui nous conduisaient dans un petit coin paisible et plein de soleil !

Mon vieux compagnon d'armes, si jamais mon carnet de route te tombe sous la main, ne sois pas étonné de trouver des traces de larmes sur cette dernière page.



Avant !



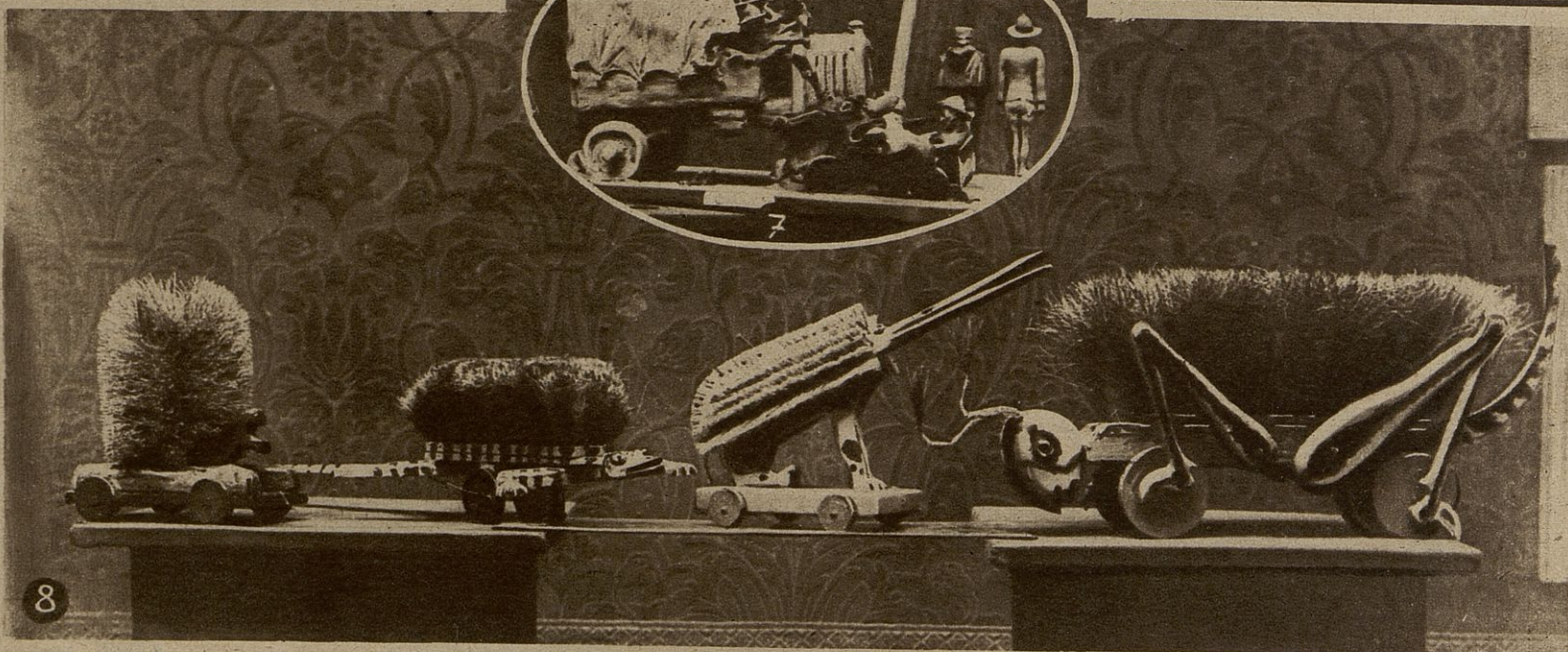
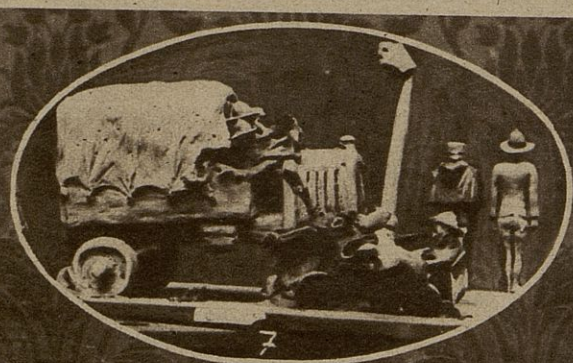
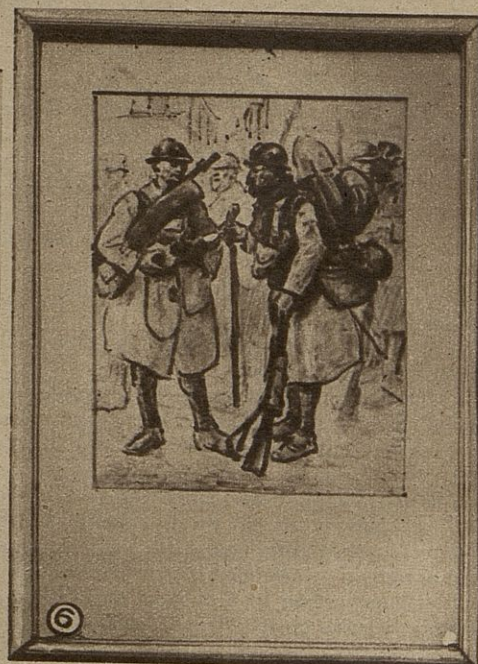
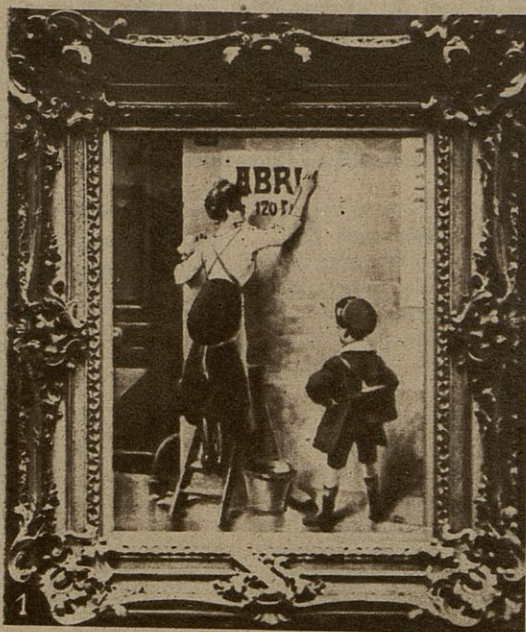
Pendant !



Après !

(1) Voir les nos 221, 222, 223, 225, 226, 229, 230, 232 et 233 du Pays de France.

AU SALON DES HUMORISTES



Nos humoristes nous dédommagent cette année de n'avoir pu, l'année dernière, nous ouvrir leur Salon à cause des bombardements, que rappelle un joli tableau d'Albert Guillaume (1). A côté d'un bel arlequin de Guiraud-Rivière (2), G. Redon fait fêter la paix par des amours (3). Une délicieuse petite Alsacienne d'Hansi (4), un groupe de prisonniers boches de Préjelan (5), un conciliabule de poilus de Ricardo Florès (6) et un groupe de jouets (7) nous émeuvent encore en nous rappelant la guerre. Quant aux animaux conçus par Sandoz (8), ils témoignent d'une imagination audacieuse.

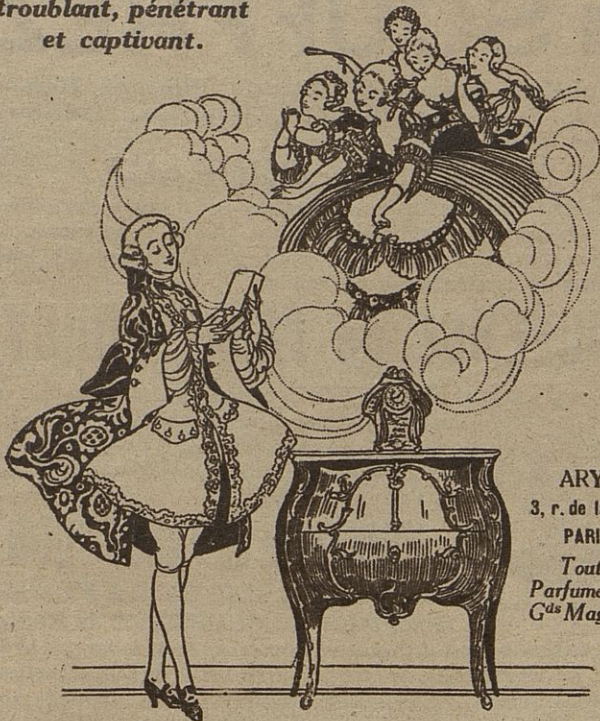
LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 235 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 15 et intitulé : « Repêchage d'un hydravion par un destroyer. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Un jour viendra

Parfum d'Arys
troublant, pénétrant
et captivant.



ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
Toutes
Parfumeries et
Gds Magasins.

A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.

Le flacon de "Lalique" : 30 fr.; franco contre mandat-poste de 33 fr.
Flacon réclame, franco : 16 fr. 50

TEINDELYS

donne un teint de lys



Les produits TEINDELYS rajeunissent
et embellissent.

Tous produits
de beauté

Poudre 4 fr., franco 5 fr.; Crème
grand modèle 9 fr., 10 fr. 70;
petit modèle, 5 fr., 6 fr. 20;
Savon, 4 fr., 5 fr.; Eau, 10 fr.,
13 fr.; Bain, 4 fr., 5 fr.;
Lait, 12 fr., 15 fr.

Formules
scientifiques

AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS, Parfums de luxe, 3, rue de la Paix, Paris,
et toutes parfumeries.

CONCOURS N° 47. — Résultats

ÉCRITURE SECRÈTE

Le proverbe à trouver était : *Qui a un bon ami n'est pas pauvre.*

Nous avons reçu pour ce concours 1.478 réponses justes.

LES CONCURRENTS SE CLASSENT COMME SUIT :

- 1^{er} PRIX : Une Montre, valeur 50 fr.
M. P. BOCHOT, à Blaisy-Bas (Côte-d'Or). (Ecart : 5.)
- 2^e PRIX : Une Blouse lingerie, valeur 25 fr.
M. A. MEURISSE, 16, rue d'Estrées, à Givet (Ardenne). (Ecart : 14.)
- DU 3^e AU 6^e PRIX : Une Boîte dentifrice, valeur 8 fr.
M. AUMENIER, à Saint-Sauvier (Allier). (Ec. : 25.)
M^{lle} H. BONNE, à Sorrus, p^r Montreuil-s.-Mer (P.-de-C.). (Ec. : 42.)
M. L. SIMON, professeur, à Pontarlier (Doubs). (Ec. : 50.)
M. Ch. SAVY, à Saint-Nazaire-sur-Loire (Loire-Infér.). (Ec. : 109.)
- DU 7^e AU 10^e PRIX : Un Nécessaire chaussures, valeur 6 fr.
M. L. MOULIA, 73, rue Moncade, à Orthez (B.-Pyrénées). (Ec. : 150.)
M. M. ARRIVET, 10, rue Marbeuf, à Paris. (Ec. : 166.)
M. M. HOSTETTER, Ecole normale de Troyes (Aube). (Ec. : 166.)
M. LE POURHIEU, 19, chemin Etoile-d'Alais, à Lyon (Rh.). (Ec. : 188.)

Nous donnons à la page II des annonces
la **Liste des POCHETTES SURPRISES**
qui ont été attribuées à la 4^e Série.

Nota. - Le manque de place nous oblige à publier dans notre
prochain numéro la 4^e série du Concours n° 50.

ATTENTION!

Les bénéficiaires
des pochettes
doivent, quand
ils réclament leur prix, joindre à leur lettre
le bon placé dans la pochette, ainsi que l'en-
veloppe numérotée ; ces pièces justificatives
sont absolument nécessaires pour le retrait
du prix attribué.

Pochette Surprise

BON N° 4

5^e Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 1

POCHETTE
SURPRISE

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 2

DIRECTION DES CONCOURS

DI "PAYS DE FRANCE"

Veillez m'adresser la "Pochette Surprise"

N° _____
qui sera demandée (indiquer en chiffres
le nombre de fois) _____ fois.

DATE D'ENVOI : _____

NOM ET PRÉNOM : _____

ADRESSE : _____

LOCALITÉ : _____ DÉPT : _____

Signature : _____

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 3

5^e SÉRIE

valable jusqu'au
10 Mai 1919

Le présent bulletin sera
reçu jusqu'au 10 Mai
inclus.

COLLEZ
A CETTE PLACE
LE BON

N° 4

CONFECTIONNEZ VOUS-MÊMES VOS IMPERMÉABLES



POUR
MESSIEURS, DAMES,
ENFANTS,
CIVILS & MILITAIRES
et réalisez ainsi
une économie de 75 à 100 %

Nous vous fournirons
GRATUITEMENT
la marche à suivre, les
PATRONS nécessaires pour
établir vous-mêmes et sans
la **MOINDRE DIFFICULTÉ**,
sans connaissance spéciale,
n'importe quelle sorte d'im-
perméable, du plus sobre
au plus élégant.

Dans votre intérêt,
écrivez-nous.
C'est une intéressante
INNOVATION

Nous pouvons livrer
TOUTES SORTES DE
Tissus Imperméables
dans des
conditions exceptionnelles



VÊTEMENTS IMPERMÉABLES
TOUT FAITS ET SUR MESURE
LE PLUS GRAND CHOIX * LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ

Catalogue — Planches illustrées
Liasses d'échantillons, gratis et franco

Établissements "NEW AMERICA"
VILLEFRANCHE-sur-MER (Alpes-Maritimes)

AGENTS DEMANDÉS PARTOUT

FEMMES qui SOUFFREZ

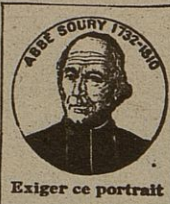
de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémor-
ragies, Suites de Couches, Ovarites, Tumeurs,
Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers
de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un
remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans
poisons ni opérations : c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES qui SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les
traitements sans résultat, que vous n'avez pas
le droit de désespérer et vous devez, sans plus
tarder, faire une cure avec la JOUVENCE
de l'Abbé SOURY.



Exiger ce portrait

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY
C'EST LE SALUT DE LA FEMME

FEMMES qui SOUFFREZ de Règles
irrégulières, accompagnées de douleurs dans le ventre et les
reins ; de *Migraines*, de *Maux d'Estomac*, de *Constipation*,
Vertiges, *Etourdissements*, *Varices*, *Hémorroïdes*, etc. ;
Vous qui craignez la *Congestion*, les *Chaleurs*, *Vapeurs*
et tous les accidents du *RETOUR D'ÂGE*, faites usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement.

Le flacon 5 fr. dans toutes les Pharmacies, 5 fr. 60 franco. Les
4 flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé Pharmacie
Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Ajouter 0,50 par flacon pour l'impôt.)
(Notice contenant renseignements gratuits.)

L'Enseigne du Barbier est modifiée

Ce n'est pas demain, mais aujourd'hui
et tous les jours, que vous pouvez vous
raser facilement, rapidement,
préremment, économiquement

avec
le **RASOIR APOLLO**
Le plus simple, le plus solide,
le plus effectif des rasoirs.

En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros : SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRE
31, rue Pastourelle — Paris

Pour suivre les préliminaires de paix
Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par LE PAYS DE FRANCE

56 Cartes 1 Fr.
Franco : 1 fr. 30

En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires et marchands de journaux.

Économisons...

Il faut économiser, c'est encore la loi de nature.
Régler sa dépense avec discernement, avec mesure,
en évitant tout excès, c'est poser les premières bases
de l'économie, laquelle peut d'ailleurs se concevoir à
l'occasion des consommations industrielles comme à
propos des consommations personnelles. Ce sera le
fait de l'ouvrier qui ménage le charbon destiné à la
machine, comme du particulier qui assure au minimum
de frais le chauffage de son appartement.

Plus pratiquement l'économie se conçoit sous la
forme d'un placement, elle devient alors l'épargne,
qui trouve son emploi dans les valeurs offertes au
public. Parmi elles, les *Bons de la Défense nationale*
tiennent le premier rang ; par la diversité de leur
montant et de leur échéance, ils conviennent à tous :
aux gros capitalistes, aux grandes entreprises comme
aux petits épargnants, qui trouvent dans les bureaux
de poste les bons de 20 et 5 francs.

L'épargne, qui implique tout d'abord le fait de
ne pas consommer improductivement, a donc, dans
ces titres de premier ordre, de toute sécurité, d'un
excellent rapport, la meilleure occasion de s'employer.

LE

PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

6 forts volumes 28x36 reliés toile

titres et impression blancs

TOME I.. Août 1914 à Mai 1915

TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915

TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916

TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916

TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917

TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

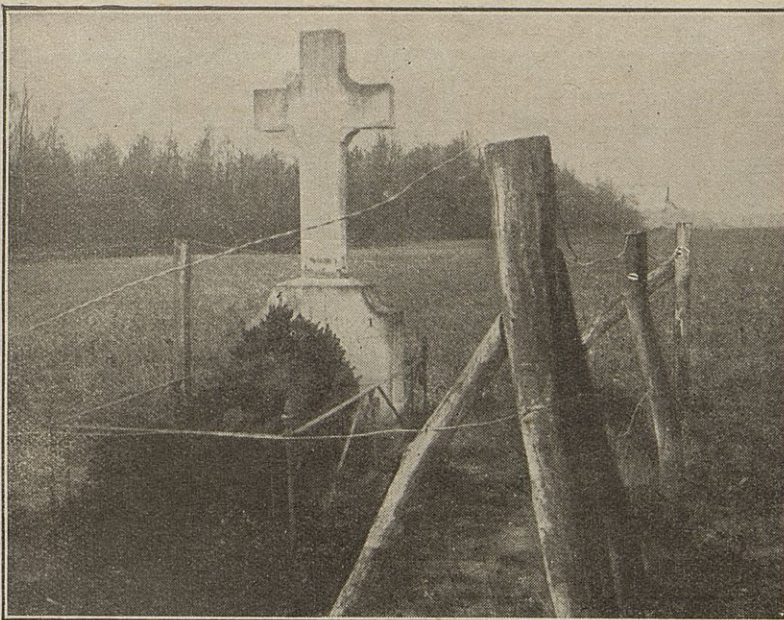
PRIX de chaque volume : 11 fr.

FRANCO DE PORT

En vente au "PAYS DE FRANCE"

6, boulevard Poissonnière, Paris.

HOMMAGE A UNE VICTIME DES BOCHES



Le 2 septembre 1914, les Allemands se ruèrent dans Senlis. Ils commençaient à brûler la ville lorsque nos troupes d'Afrique les en chassèrent. Ils avaient eu le temps d'assassiner plusieurs civils, de détruire cent dix maisons et de piller les autres. Le maire, M. Odent, fut une de leurs premières victimes. Entraîné dans la campagne, il fut fusillé au bois de Chamant, à l'endroit où l'on érigea cette croix. Six de ses administrés étaient en même temps fusillés près de là.



M. de Parseval, aujourd'hui maire de Senlis, était alors premier adjoint. C'est lui qui fit élever la croix de pierre au bois de Chamant, à l'endroit où était tombé M. Odent, et, plus tard, fit transporter ses restes au cimetière où ils restèrent jusqu'à la cérémonie du 10 avril dernier que représentent ces photographies. A gauche, ce sont les enfants des écoles dans le cortège ; à droite, la chapelle ardente au cimetière ; au-dessus, le clergé sortant de l'église.



A Senlis, le 10 avril, en présence de la population qui n'a rien oublié du drame de 1914, les restes de M. Odent, assassiné par les Allemands, ont été exhumés du caveau provisoire qu'ils occupaient, pour recevoir une sépulture définitive. A gauche, dans le cortège, au cimetière, on reconnaît l'évêque de Beauvais ; à droite, le maire, M. de Parseval, parlant devant le cercueil, à gauche duquel on voit, sa tête blanche inclinée, M. de Waru, prédécesseur de M. Odent.



LES SOUCIS DE L'HEURE...



DESESPERANT

— Nous avons eu les Boches !... nous n'aurons jamais monsieur Lebureau...



OUI MAIS...

— En somme, j'ai aussi bien déjeuné avec le menu du ravitaillement que vous avec celui de la maison...
— Oui, mais moi je n'ai pas eu le mépris du garçon...



N'ABUSONS PAS !

— Ah !... non... s'ils rejouent « Madelon » !... on f... l' camp...



APRES LA TOURMENTE

— Et où irez-vous villégiaturer cette année ?...
— Nulle part, ça va nous sembler si bon de ne pas être obligés de quitter Paris cette année...